





LES

IRLANDAIS EN AMÉRIQUE

AVANT COLOMB

D'APRÈS LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

COLONISATION DE L'IRLAND IT MIKLA

PAR

Paul GAFFAREL

EXTRAIT DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*

DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1890

LES

IRLANDAIS EN AMÉRIQUE

AVANT COLOMB

D'APRÈS LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

COLONISATION DE L'IRLAND IT MIKLA

PAR

Paul GAFFAREL

EXTRAIT DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*

DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1890


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
489740
1911

LES

IRLANDAIS EN AMÉRIQUE AVANT COLOMB

D'APRÈS LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

COLONISATION DE L'IRLAND IT MIKLA

L'Irlande au moyen âge ne fut pas seulement la terre des saints, mais aussi le pays des voyageurs. Énergiques et remuants, fiers de leur indépendance, les Irlandais semblaient avoir hérité des qualités de leurs ancêtres légendaires, les Phéniciens [1]. Comme eux ils aimaient le changement et l'activité, comme eux ils n'hésitaient pas à porter dans d'autres régions leur génie d'entreprise. La mer, qui de toutes parts les entourait, les attira de bonne heure. Elle parlait à leur imagination avec ses couleurs changeantes, ses horizons mobiles et les merveilleux phénomènes dont elle est le théâtre. Aussi ne craignaient-ils pas d'affronter ses orages sur leurs barques [2] recouvertes de cuirs grossièrement cousus, qui rappellent les baïdares des modernes Esquimaux, et qui déjà frappaient d'étonnement les marins de l'antiquité. « Un peuple nombreux s'agite là, écrivait Avienus [3], ayant l'esprit fier et une grande activité. Tous sont livrés exclusivement aux soins du commerce, ils traversent la mer dans leurs canots, lesquels ne sont pas construits en bois de pin ou de sapin, mais fabriqués en peaux et en cuirs. »

Ce fut surtout quand l'île devint chrétienne que les Irlandais éprouvèrent comme un impérieux besoin d'aller chercher et de porter au loin la science et la foi. L'Irlande mérita bien le surnom d'Ile des Saints, à cause du grand nombre de ses monastères, de l'instruction de ses prêtres et surtout de l'entraînante ardeur de ses missionnaires. On les trouvait dans tous les pays et sur toutes les mers d'Occident. Dans leurs visions mystiques s'offraient à eux des peuples à initier à la loi du Christ. Excités par la lecture des livres saints et des ouvrages scientifiques [4] alors connus, et comme enfiévrés par l'habitude

1. De Rougemont, *l'Age de bronze*, pp. 255, 371. — De Lasteyrie, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1867.
2. Le corium, curica ou curach des anciens Celtes est décrit par César (*De Bello civili*, I, 54), Lucain (*Pharsale*, IV, 130-5), Pline (*Hist. naturelle*, VII, 57), Solin (*Polyhistoria*, 72).
3. Avienus, *Ora maritima*, 98-107. Multa vis hic gentis est, — Superbus animus, efficax solertia — ...Non hi carinas quippe pinis texere, — acereve norunt. Non abiete, ut usurest, — Curvant faselos ; sed rei ad miraculum, — Navigia junctis semper aptant pellibus, — Corioque vastum sœpe percurrunt salum.
4. Dicuil (*De mensura orbis terrae*, § VII, édition Letronne) cite Priscien, Solin, Pline, Isidore de Séville, Philoemon, Xénophon de Lampsaque, Pythéas et Onésicrite.

de la méditation religieuse en face de l'Océan, les saints d'Erin, à partir du VI[e] siècle, cherchent des mondes inconnus à conquérir à la foi nouvelle.

Pendant que Columba[1] et ses disciples immédiats parcourent, la croix en main, l'Europe barbare, d'autres moines, leurs compatriotes, s'aventurent sur l'Océan et ont la gloire de découvrir des peuples ignorés et le bonheur d'en faire des chrétiens. Vers l'an 565, se trouvant à la cour de Brudeus, roi des Pictes, en présence du chef des Orcades, Columba avait déjà l'occasion de recommander à ce dernier[2] quelques-uns de ses moines qui s'étaient aventurés sur l'Océan. « Quelques-uns des nôtres, lui dit-il, ont émigré dernièrement avec l'espoir de trouver un pays désert, dans la mer impénétrable ; peut-être après de longs détours arriveront-ils aux îles Orcades ; fais donc des recommandations pressantes à ce chef, dont tu as les otages en ton pouvoir, afin qu'il ne soit pas fait de mal aux nôtres dans la limite de ses États. » Les successeurs immédiats de Columba suivirent son exemple et continuèrent leurs périlleux voyages[3]. Dans les siècles suivants ce mouvement d'émigration s'accentua encore. « Les essaims sacrés des moines irlandais, écrivait saint Bernard[4], se sont répandus sur toutes les nations étrangères. On aurait dit une inondation. » « L'habitude des voyages est devenue chez eux une seconde nature », disait au IX[e] siècle Walafrid Strabon[5], et un autre de ses contemporains s'exprimait en ces termes : « Que dire de l'Irlande, qui, méprisant les dangers de l'Océan, émigre presque toute entière avec ses troupeaux de philosophes et descend sur nos rivages ? » Ces troupeaux de philosophes, dont il est ici parlé non sans une nuance d'ironie, avaient été organisés en confréries par Columba[6] et par ses disciples immédiats. On les nommait tantôt les *Culdées*, c'est-à-dire, d'après une étymologie assez contestable, les Cultores Dei, tantôt les *Papae*, c'est-à-dire les Clercs[7]. Leur fondateur leur avait donné pour costume la tunique blanche[8], sans doute par allusion au plumage de l'oiseau symbolique dont il portait le nom. Les Papae conservèrent pieusement cette tunique, qui devint

1. La vie de Columba a été écrite par *Adamnan*, et insérée dans la collection des Bollandistes, à la date du 2 juin. Elle a été rééditée par W. Reeves, Dublin, 1857. On peut encore consulter sur Columba Mackenzie, *Scotch writers ;* — Butler, *Life of the saints;* — Johnson's, *Journey to the Western Isles*.

2. Adamnan, ouvr. cité. « Aliqui ex nostris nuper emigraverunt, desertum in pelago intransmeabili invenire optantes, qui forte post longos circuitus Orcades devenerunt insulas; huic regulo, cujus obsides in manu tua sunt, diligenter commenda ne aliquid adversi intra terminos ejus contra eos fiat. »

3. Voir la prophétie de saint Mochta de Lughmogh dans *la Vie de Columba* par Adamnan : « Nomen Columbae per omnes insularum oceani provincias divulgabitur notum. »

4. Saint Bernard, *Vie de saint Malachie*, p. 5. « In exteras etiam nationes, quasi inundatione facta, illa sese sanctorum examina effuderunt. »

5. Cité par Montalembert, *Moines d'Occident*, IX, 1.

6. D. Bouquet, *Préface de la vie de saint Germain*, t. VIII, p. 503. « Quid Hiberniam memorem contempto pelagi discrimine, pene totam cum grege philosophorum ad nostra littora migrantem. »

7. Ce mot est actuellement réservé par les catholiques pour désigner le souverain pontife, mais on le retrouve, sous une forme plus ou moins altérée, et avec le même sens, dans l'allemand *pfaffe*, le russe *pop*, le polonais *pop*, le magyar *pap*, et le finnois *pappi*.

8. Papae vero propter albas vestes, quibus ut clerici induebantur, vocati sunt, unde in teutonica lingua ommes clerici papae dicuntur (Breve Chronicon Norvegiae, dans *Monumenta historica Norvegiæ* (1880), pp. 89, 208).

pour eux comme un signe distinctif, et la transportèrent dans tous les pays où les entraîna leur humeur voyageuse.

Nous n'avons pas à raconter ici les courses, soit des Irlandais, soit des Papae, à travers l'Europe barbare ou le bassin de la Méditerranée. Attachons-nous à leurs pas seulement dans la direction de l'Atlantique et des régions occidentales, où ils feront d'importantes découvertes et réussiront même à fonder des colonies.

Il y a deux parts à faire dans ces voyages : la première, toute de tradition, mais de tradition persistante, est marquée par des légendes soit d'origine païenne, soit d'origine chrétienne. La seconde repose sur des témoignages plus authentiques ; elle est marquée par les voyages des Papae dans l'Atlantique et par la colonisation de l'Irland It mikla ou Petite Irlande. Nous les étudierons successivement.

I

Le premier de ces Irlandais au cœur intrépide dont la légende a conservé le souvenir se nommait Condla le Beau[1]. Il était fils de Conn Cet Chathac, roi d'Irlande de 123 à 157 de notre ère. Un jour, se trouvant avec son père sur le sommet de l'Usnech, dans le Meath, une femme lui apparut et lui annonça qu'elle habitait « le pays des vivants, où l'on ne connaît ni la mort, ni le péché, où l'on est perpétuellement en fêtes ». Elle l'invita à le suivre : « Viens avec moi, Condla le Rouge, au cou tacheté, à la belle face et aux joues vermeilles, tu ne perdras rien de ta jeunesse ni de ta beauté jusqu'au jour du terrible jugement. » Le vieux roi, qui l'entendait sans la voir, recourut aux incantations des Druides pour se débarrasser des obsessions de l'inconnue ; elle disparut en effet, mais en jetant à Condla une pomme. Le jeune prince tomba aussitôt dans une noire tristesse, il repoussa toute nourriture et toute boisson, et ne mangea plus que de cette pomme, qui restait intacte. Au bout d'un mois, l'inconnue reparut et renouvela son invitation. Conn surpris, car il entendait sans voir, interrogea son fils. « Je suis bien perplexe, répondit ce dernier. J'aime les miens par-dessus tout, mais le chagrin me ronge à cause de la dame. » Celle-ci dit alors d'une voix mélodieuse : « Beau jeune homme, pour être exempt de la tristesse que te causent tes devoirs, c'est dans mon curach (esquif) de cristal que nous devons nous réunir, si nous voulons gagner le tertre de Boadag. Il est une autre terre qu'il y aurait profit à chercher. Bien qu'elle soit éloignée et que le soleil baisse, nous pouvons l'atteindre avant la nuit. C'est le pays qui charme l'esprit de quiconque se tourne vers moi. »

1. La légende de Condla a été conservée par le *Leabar na h uidhri*, ou livre de la brune peau, ainsi nommé à cause de la couleur du parchemin sur lequel est écrit le manuscrit. L'auteur du poème se nommait Moelmuiré. Il vivait vers l'an 1000. Le *Leabar na h uidhri* a été publié en 1870 par l'Académie royale d'Irlande. La légende de Condla a été rééditée et traduite en anglais par J. O. Beirne Crowe dans *The Journal of the Royal historical and archaeological Association of Ireland*, 1874, 4e série, t. III, p. 1. Voir également Ernest Windish, *Irische texte mit Woerterbuch*, Leipzig, 1880, et surtout Beauvois, *la Grande Terre de l'Ouest d'après les documents celtiques du moyen âge* (congrès américaniste de Madrid), 1881 ; id. *l'Elysée transatlantique et l'Éden occidental* (Revue de l'histoire des religions), 1883.

A peine eut-elle achevé, que Condla se jeta dans le canot de cristal, qui bientôt disparut dans un lointain brumeux. Depuis ce jour personne n'a revu Condla.

Cette légende était populaire en Irlande. On la retrouve sous diverses formes, et modifiée par les civilisations et les religions différentes ; mais le fond subsiste le même : il s'agit toujours d'un voyage par mer, dans la direction de l'ouest, à la recherche d'une terre merveilleuse, et les Irlandais se laissent toujours entraîner avec une singulière facilité à ces lointaines entreprises. Dans une autre légende, presque aussi populaire que la précédente, celle de Cuculain, prince de Cualaigue et Muirthemne, dans l'Ulster, il est question d'un pays situé à l'ouest, au delà de la grande mer. Il se nomme tantôt Diutsid, collines des Fées, tantôt Teu, mag, Trogaigi, la puissante plaine de Trogaigi, et le plus souvent Mag mell ou plaine des Délices. On y trouve de tout en abondance. Les arbres sont toujours chargés de fruits, et tel de ces fruits est assez gros pour nourrir trois cents hommes. C'est là qu'on trouve l'arbre d'argent au sommet duquel brille le soleil, et la fontaine qui ressemble à la corne d'abondance de l'antiquité classique, et la cuve d'hydromel qui ne désemplit jamais, là surtout que vivent des femmes d'une beauté resplendissante, dont la plus belle, Fand, fille d'Ald Arbal, a pourtant été délaissée par son mari Macnannan. Fand a entendu parler du héros Cuculain, et demande sa main. Cuculain, qui a déjà femme et maîtresse, ne sait trop que répondre et envoie deux fois en reconnaissance un de ses serviteurs. Séduit par les rapports enthousiastes de son messager, il se décide à passer la mer, aborde en Mag mell et épouse la belle Fand, puis il retourne en Irlande auprès de son ancienne femme, la jalouse Emer, mais en compagnie de sa nouvelle épouse. Les deux rivales se rencontrent, mais, au lieu d'en venir aux mains, elles font assaut de générosité. Tout finit par s'arranger, lorsque l'infidèle Macnannan revient chercher Fand; et Cuculain, qui ne peut se consoler de son départ, boit un breuvage magique qui lui donne l'oubli[1].

Un autre héros de la légende irlandaise, Léogaire, semble avoir plus volontiers accommodé sa vie aux exigences de sa nouvelle situation. C'était le fils de Cremthand Cass, roi de Connaught. Il s'était embarqué pour aller secourir au delà des mers le roi des Sids, Fiacha mac Retach. Il obtint en récompense la fille de ce dernier et se retira avec elle dans le Dun mag mell ou citadelle de la plaine des Délices. Au bout d'un an de séjour, il revint en Connaught ; mais comme son beau-père l'avait averti que, s'il mettait pied à terre, il ne pourrait pas rentrer au Mag mell, Léogaire resta sourd aux supplications de son père, et répondit à ses offres d'abdiquer en sa faveur « qu'une seule nuit chez les Sids valait mieux que tout le royaume paternel ». En effet, il alla rejoindre sa femme et gouverner le Mag mell[2].

1. Les aventures de Cuculain ne sont connues que par des extraits juxtaposés de textes différents, que le compilateur n'a pas toujours réussi à accorder. On les trouve dans le *Leabar na h uidhri* (p. 43-50), déjà cité. Cf. E. Windish, *Irische texte*, p. 205-227. Curry, *The Atlantis*, 11 juillet 1858, pp. 370-392, 11 janvier 1859, p. 98-124, 362-369. Beauvois, *Elysée transatlantique*, 290-293.

2. Robert Atkinson, *The Book of Leinster, sometime called the Book of Glendalough*, Dublin, 1880, p. 275-276.

Le Mag mell n'est pas la seule région transatlantique dont il est parlé dans les légendes irlandaises. Il est également question d'autres contrées tout aussi merveilleuses, où abordent les Fianns, ces héros des poèmes ossianiques, dont le nom, paraît-il, a été usurpé par les modernes Fenians. Les Fianns sont les ennemis des Dananns. Ils ont réussi à les expulser d'Irlande, et les ont obligés à chercher un refuge dans les lointaines régions au delà de l'Atlantique, dont on connaissait vaguement l'existence. Les Dananns, bien qu'acclimatés dans leur nouvelle patrie, n'ont pas oublié le sol natal, et y font de temps à autre de passagères descentes. Seulement, comme ils sont devenus magiciens, ils recourent à de misérables artifices pour assouvir leur vengeance. L'un d'entre eux, Avarta, se métamorphose en pirate, se cache sous le nom de Giolla Deacair et entre au service du chef des Fianns, Fionn Mac Cumhail, celui que Macpherson immortalisera bien des siècles plus tard sous le nom de Fingal. Un jour, il entraîne à sa suite quinze Fianns et les fait monter sur un cheval diabolique, qui marche plus vite que le vent, et traverse la grande mer. Les flots s'ouvrent devant eux, et bientôt ils abordent dans la grande terre de l'ouest, où les attendent les Dananns. Fionn s'élance à leur poursuite, aidé par deux vaillants compagnons, Feradath et Folt-Leabhar, et, à travers les tempêtes et les ténèbres, s'engage dans l'Océan. Ils arrivent près d'une roche à pic dont le sommet se perdait dans les nuages. Fionn réussit à l'escalader et monte sur un plateau ombragé, au milieu duquel coule une fraîche fontaine gardée par un géant. Après mainte aventure extraordinaire, à force de battre la mer et d'errer d'île en île, les braves Irlandais finissent par retrouver le Danann Avarta, et délivrent leurs compatriotes[1].

Le fils de Fionn, Oisin, bien plus connu sous le nom d'Ossian, est aussi le héros d'une légende dont le retentissement fut bien plus considérable, car elle s'est perpétuée à travers les siècles; et la fontaine de Jouvence fait en quelque sorte partie, même à l'heure actuelle, des connaissances populaires. Vers le milieu du XVIIIe siècle, un barde que l'on croit être Michel Comyn a fondu de vieilles traditions païennes et des légendes chrétiennes et composé un poème[2], dont le principal épisode est intitulé : *Tir na n og* ou *la Fontaine de Jouvence*. Oisin, aveugle, chargé d'années, mais ayant toujours conservé la croyance aux divinités de sa jeunesse et le culte idéal de la vertu et du courage, est accueilli par Patrice, le saint national de l'Irlande. Entre le représentant du druidisme et le champion du christianisme s'engagent de terribles controverses. Le vieil Oisin ne peut contenir sa fureur, mais le saint le calme en le priant de lui raconter des histoires du temps passé, et le héros celtique ne résiste jamais au plaisir de se mettre en scène, alors qu'il était jeune et plein d'ardeur. Oisin raconte que, se trouvant avec son père Fionn, il vit un jour apparaître une jeune fille d'une merveilleuse beauté. Elle se nommait Niamh, (la Brillante) et arrivait de la grande terre de l'ouest, le Tir-na-n-og. « C'est la

1. W. Joyce, *Old Celtic Romances*, pp. 223-273. — O'Curry, *Lectures on the manuscript materials*, 316-318.

2. Ce poème a été édité par Bryan O'Looney (Dublin, 1859) et réédité par *la Gallic Union*, *The lay of Oisin in the land of the Young*. Cf. Beauvois, *Eden transatlantique*, pp. 300-307 ; — F. Hately Wadel, *Ossian and the Clyde, Fingal in Ireland, Oscar in Ireland or Ossian historical and authentic*, Glasgow, 1875.

plus délicieuse contrée qui existe, lui dit-elle, et la plus célèbre au monde; les arbres y sont chargés de fruits et de fleurs; le miel et le vin y sont en abondance. Une fois là tu ne craindras ni la mort, ni la décrépitude, tu vivras dans les fêtes, les jeux et les festins, tu entendras résonner mélodieusement les cordes de la harpe, tu auras de l'argent, de l'or, beaucoup de joyaux, cent épées, etc. » Oisin accepta sans trop se faire prier l'invitation de Niamh, et, après avoir pris congé de son père Fionn et de son fils Osgar, se rendit à Tir-na-n-og. Niamh devint son épouse et lui donna trois enfants; mais on se lasse de tout, même du bonheur. Après trois siècles d'une existence bienheureuse, Oisin voulut retourner en Irlande. Niamh consentit à son départ, mais en le prévenant que, s'il descendait de cheval, non seulement il ne reviendrait pas à Tir-na-n-og, mais encore aurait son âge réel. Oisin accepta ces conditions et partit. A peine débarqué en Irlande, son désappointement fut grand. Personne ne le reconnaissait. Tous les Fianns étaient morts. Des ronces et des chardons poussaient sur l'emplacement de son ancienne résidence Almhuin. A ce moment, plusieurs hommes l'appelèrent à leur aide, écrasés qu'ils étaient par une lourde dalle. Oisin, sans descendre de son cheval, leur tendit la main, mais la sangle du coursier se rompit, il fut jeté à terre, et devint aussitôt vieux, caduc et aveugle.

Tir-na-n-og, ou, si l'on préfère, la fontaine de Jouvence a, depuis Ossian, été célébrée bien des fois, et c'est toujours à l'ouest que l'ont placée les différents écrivains qui ont raconté cette légende. Cette fiction passionna les Irlandais, portés qu'ils étaient vers le merveilleux, et cela dans une époque où commençaient les découvertes dans l'immensité des mers inexplorées. Aussi bien, même au XVI[e] siècle, l'Espagnol Juan de Solis, qui pourtant aurait dû être éclairé par l'expérience de ses contemporains, ne partait-il pas à la conquête de cette fontaine merveilleuse où l'on trouvait à la fois la santé et le rajeunissement; et combien de générations, encore après lui, ont-elles cru à l'existence de cette source de vie?

Assurément toutes ces légendes païennes sont étranges et fabuleuses, mais on les a trop dédaignées. Elles cachent toutes un fond de vérité. Si les personnages sont inventés, si leurs aventures ne sont pas croyables, au moins ce qui se dégage de ces histoires c'est la persistance de la croyance à une grande terre occidentale, au delà de l'Océan, et à la fréquence des relations qui existaient entre les Irlandais et les habitants de ce monde transatlantique. Les légendes chrétiennes qu'il nous reste maintenant à examiner sont également remplies d'événements extraordinaires, et les héros dont elles célèbrent les exploits sont sans doute imaginaires, comme pouvaient l'être Condla le Beau, Fionn ou Oisin; mais elles confirment la réalité des voyages entrepris par les Irlandais dans la direction de l'ouest, et à ce titre elles méritent de notre part un examen attentif.

Saint Brandan[1] est le principal héros de la légende chrétienne. Le récit de

1. Sur saint Brandan on peut consulter dans la collection des Bollandistes (édition Palmé, t. III, pp. 599-603) les *Acta Sanctorum maii.* — Jubinal, *la Légende latine de S. Brandaines*, avec une traduction inédite en prose et en poésie romanes, Paris, 1836. — Thomas Wright, *Saint Brandan, a medioeval legend of the sea, in english verse and prose* (Percy Society, vol. XIV), Londres, 1844. — Rev. W. T. Rees, *Vita*

ses aventures a été répandu au moyen âge, non seulement en Irlande, mais dans l'Europe entière, et même il contribua à tourner l'attention publique vers ces mers occidentales, où déjà certains savants avaient placé le paradis terrestre. La merveilleuse traversée de cet Ulysse chrétien, qui pendant plusieurs années erre à travers l'Atlantique et découvre, non sans dangers, des îles et des continents, les prodiges, les invraisemblances, les absurdités même de ses aventures ont charmé bien des générations. Raoul Glaber nous rapporte qu'au temps du roi Robert on ajoutait une créance absolue aux fables de la vie de saint Brandan[1]. Irlandais, Gallois, Normands, Anglais, Français, Allemands et Castillans les ont racontées. Elles ont été traduites dans toutes les langues. Peut-être même ont-elles pénétré jusqu'en Orient. En France elles faisaient partie du domaine de la poésie populaire, car nous lisons dans le *Roman du Renard :*

> Je fot savoir lon lai Breton
> Et de Merlin et de Foucon,
> Del roi Artur et de Tristan.
> Del Chievrefol, de saint Brandan[2].

Il est donc indispensable de connaître une légende qui exerça sur les contemporains une si grande influence et détermina quelques-uns d'entre eux à suivre l'exemple du saint.

Brandan était Irlandais. On ignore le lieu de sa naissance. Les Bollandistes la fixent à l'année 460. Il fut conduit, dès sa tendre enfance, à l'abbaye de Cluainschedruil, près du mont Luachra. Ce monastère était dirigé par une sainte femme, Ita, qui prit l'enfant en grande affection et lui fit donner une excellente instruction[3]. Dans ce milieu mystique, entouré de femmes qui exaltaient jusqu'à la passion un esprit déjà tout porté à la ferveur religieuse, Brandan devint comme l'enfant du miracle. Il jouissait du don de prophétie ; on venait de fort loin consulter les oracles de sa sagesse enfantine. Jeune homme, il

Sancti Brendani, texte latin, pp. 251-254, et traduction anglaise, pp. 575-579 de *Lives of the Cambro-British Saints of the fifth and immediate succeding centuries*, 1853. — Karl Schrœder, *Sanct Brandan, ein lateinischer und drei deutsche texte*, Erlangen, 1871. — Herman Suchier, Notice sur cette légende et texte anglo-normand dans les *Romanische Studien* d'Ed. Boehmer, Strasbourg, 1871-1875, p. 553-587. — F. Moran, *Acta Sancti Brendani*, Dublin, 1872. — Francisque Michel, *les Voyages merveilleux de saint Brandan* à la recherche du paradis terrestre, Paris, 1878. — Paul Gaffarel, *les Voyages de saint Brandan et des Papæ dans l'Atlantique au moyen âge* (Société de géographie de Rochefort), 1881.

1. Raoul Glaber, II, 2.

2. Rien qu'à notre Bibliothèque nationale il existe onze manuscrits de cette légende ; Strasbourg en possédait jadis un. On signale encore celui de Saint-Gall, et plusieurs en Angleterre. L'abbé de la Rue a donné une traduction française dans ses *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères* (t. II, pp. 68-87). Nous nous sommes constamment servi de la traduction latine de Jubinal et de l'édition en langue romane de Francisque Michel.

3. On nous saura gré d'avoir reproduit dans sa naïveté le passage suivant des Bollandistes : « Sancta Ita cum gaudio magno accepit sanctum infantem, et nutrivit eum quinque annis, diligebatque valde. Et ridens gloriosa virgo Ita cum jucundo frequenter animo interrogabat eum dicens : « O sancte infans, quid lœtificat te ? » Parvulus dicebat puerili loquela : « Quia te video mihi loqui et alias tibi similes sanctas virgines ; istæ semper me lœtificant tenentes me in manibus suis. » Dicebat ei sancta : « Sit de te, fili mi, gaudium in cœlum ! »

entra dans les ordres sacrés et, comme il était de grande famille, devint promptement abbé. Les honneurs ecclésiastiques n'affaiblirent pas son ardeur. Il parcourut l'Irlande et y fonda de nombreux monastères. Le plus célèbre d'entre eux fut celui de Cluainsfert dans le Connaught, dont il se réserva la direction suprême. Trois mille moines lui obéissaient. Les plus célèbres d'entre eux furent saint Furcy, le patron de Péronne, et saint Macluvius ou Machutus, dont le nom est aujourd'hui porté par la fière cité de Saint-Mâlo, qui le choisit pour son médiateur céleste. La réputation de sainteté de Brandan était si bien établie que des prêtres romains venaient le consulter et lui soumettaient des cas de conscience. Bientôt il ne se contenta plus d'administrer les affaires spirituelles de l'Irlande : son imagination le transporta dans des mondes nouveaux, au delà de l'Océan, où l'avaient précédé les héros païens Condla, Léogaire, Fiann et Oisin. Bientôt il résolut d'aller conquérir ces îles mystérieuses à la foi du Christ, et disposa tout pour une longue expédition.

Brandan avait été déjà précédé dans cette direction par un moine, Mernoc, et par leur maître commun, Barintus. Mernoc le premier avait quitté son monastère et s'était établi dans une île de l'Atlantique, près du mont de la Pierre. Il y vivait avec quelques religieux de fruits, de racines et de légumes, ne sortait de sa cellule que pour assister aux offices. Pourtant, de temps à autre il faisait des absences de quelques semaines, et quand il revenait, ses habits étaient imprégnés d'une odeur délicieuse qui persistait au moins pendant quarante jours [1]. « Ne voyez-vous pas, disait-il à ses frères étonnés, que je reviens du Paradis? » On remarquera la persistance de cette odeur, surtout quand on se rappellera que les anciens voyageurs ont été unanimes à mentionner l'air embaumé de l'Amérique tropicale. « Voici venir de la terre, écrivait l'un d'entre eux, le naïf Lescarbot [2], des odeurs en suavité non pareilles, apportées d'un vent chaud si abondamment que tout l'Orient n'en saurait produire davantage. Nous tendions nos mains comme pour les prendre, tant elles étaient palpables. » Mernoc n'avait pas oublié son île natale. Il y revenait de temps à autre. Dans un de ses voyages, il persuada à son maître Barintus de l'accompagner, et le fit monter sur une barque qu'enveloppèrent bientôt des brouillards si épais que les voyageurs ne pouvaient se distinguer de la poupe à la proue. Mais le soleil dissipa les nuages, et bientôt ils aperçurent vers l'ouest une grande terre à laquelle ils abordèrent. Après quinze jours de marche à travers des prairies en fleurs et des arbres chargés de fruits ils n'étaient encore arrivés qu'au milieu de l'île [3], et ils s'apprêtaient à traverser un grand fleuve qui

1. Jubinal, ouvr. cité : « Nonne cognoscitis in odore vestimentorum meorum quod in Paradiso Dei fuimus? » — Tunc responderunt fratres dicentes : « Abba, novimus quia fuistis in Paradiso Dei, nam saepe per fragrantiam vestimentorum abbatis nostri probavimus quod pene usque ad quadraginta dies nares nostrae tenebantur odore. »

2. Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, édition Tross, Paris, 1866, liv. IV, § 12, p. 515. — Cf. Premier voyage de Colomb, lundi 8 octobre : « L'air était doux comme en Andalousie ; c'était un plaisir de respirer cet air qui vraiment était embaumé. » Verrazano avait également remarqué ces brises parfumées qui annonçaient le continent américain. Barlow, auteur d'une description de la Caroline, écrira encore en 1584. « We smelt so sweet and so strong a smell, as if we had been in the midst of some delicate garden, abounding with all Kinds of odoriferous flowers. »

3. Jubinal, 2-3. Quum stetisset navis ad terram, descendimus nos et cœpimus nos

coulait de l'ouest à l'est, lorsqu'un ange leur apparut et leur défendit d'aller plus loin, car au delà du fleuve commençait le paradis. Mernoc et Barintus obéirent et retournèrent en arrière. Barintus revint même en Irlande, et ce sont ses récits enflammés qui décidèrent Brandan à se lancer sur ses traces.

Brandan fit part de ses intentions à une centaine de moines, qui s'embarquèrent avec lui. Ce premier voyage fut malheureux[1]. La tempête, la famine et surtout l'inexpérience de l'équipage faillirent à plusieurs reprises entraîner la perte totale de l'expédition. Il fallut rentrer en Irlande sans avoir trouvé l'île où Mernoc s'était établi avec ses compagnons.

Cet insuccès, loin d'anéantir les espérances de Brandan, les surexcita. Il s'occupa tout aussitôt d'un nouveau voyage. Cette fois il ne prit avec lui que quatorze[2] moines, parmi lesquels son disciple favori, Machut ou Maclov, Breton du pays de Galles, fils du gouverneur de Gimicastum (Winchester). Les pieux aventuriers s'embarquent pleins d'espoir sur une barque légère dont la membrure était couverte de peaux de bœuf cousues ensemble. Ils emportaient des vivres pour quarante jours. Au moment de partir, trois frères se glissent au milieu d'eux malgré les remontrances de Brandan et ses tristes pressentiments. Pendant quinze jours le vent souffla de l'est, puis tomba subitement. Les moines commençaient à se décourager, car ils voguaient à la rame, sans savoir où ils allaient, et étaient à bout de force et de vivres; mais Brandan les rassura. Au bout d'un mois ils arrivent à une grande île, mais ne trouvent de port de débarquement qu'après avoir longé les côtes pendant trois jours. Ils vont de là à un château désert, où ils trouvent une table servie et des meubles splendides. Tenté par le démon, un des moines dérobe un hanap d'or, mais il est puni de sa faute par la mort. Epouvantés par cet accident, les compagnons de Brandan reprennent la mer et arrivent dans une autre île où paissaient des brebis toutes blanches et grosses comme des bœufs. Cette fois un homme leur apporte à manger et se fait bénir par eux quand ils repartent. Après quelques jours de navigation, ils se trouvent en vue d'un îlot isolé qui leur paraît commode pour prendre un peu de repos. Ils y célèbrent les offices de la nuit et du matin, et apprêtent leur repas, mais à peine le feu est-il allumé que l'île se met en mouvement.

> Brandan leur dist : « Frères, savez
> Purqueï poür oüt avez?
> N'est pas terre, ainz est beste
> U nus feïmes notre feste;
> Peissuns de mer sur les greinurs.
> Ne merveillés de ço, seignurs.

circumire et ambulare illam insulam per quindecim dies et non potuimus finem illius invenire... porro quinto decimo die invenimus fluvium vergentem ad orientalem plagam ab occasu.

1. Ce premier voyage n'est raconté que par les Bollandistes. « Quum navigio lassati, quam quærebant insulam invenire nequirent, peragratis Orcadibus, ceterisque aquilonensibus insulis, ad patriam redeunt. »

2. Le nombre des compagnons de Brandan n'est pas le même dans les diverses relations.

Pur ço vus volt Deus ci mener
Qui il voleit plus aseuer:
Ses merveilles cum plus verrez,
En lui plus mult mielz crerrez[1].

Cette prétendue île était en effet un poisson, peut-être une baleine[2], que, dans leur naïve ignorance, les moines avaient prise pour un roc solitaire. Aussi bien pareil fait devait se renouveler en 1530, si toutefois on ajoute foi à la lettre adressée par Eric Falkendorf, évêque de Nidros, au pape Léon X. Voulant célébrer la messe autre part que sur un bateau, ce prélat aurait également débarqué sur un îlot, qui s'affaissa dès qu'il eut fini le saint sacrifice[3].

Quelques jours après ce curieux incident de leur voyage, les moines irlandais abordèrent une île verdoyante arrosée par de frais ruisseaux. Les arbres et les rochers étaient couverts d'oiseaux qui venaient familièrement se perche sur l'épaule des nouveaux débarqués. Saint Brandan, comme plus tard saint François d'Assise avec les hirondelles, engagea la conversation avec eux. Ils lui apprirent que d'anges ils étaient devenus oiseaux, et lui prédirent l'avenir. Le saint abbé entonne le *Te Deum*, les oiseaux l'accompagnent, et les frères goûtent un délicieux repos de cinquante jours dans cette île qu'ils nomment le Paradis des oiseaux. Remarquons à ce propos que les voyageurs qui, à une époque relativement moderne, retrouvèrent les Açores s'étonnèrent du grand nombre et de la familiarité des oiseaux de cet archipel; aussi bien le nom même des Açores vient du portugais açor qui signifie milan, butor. La carte catalane de Gabriel de Valsequa, composée en 1439, et sur laquelle figure l'archipel, mentionne en cet endroit la Ylha de Osels. Fructuoso[4], dans sa Chronique, s'extasie sur les délicieuses mélodies qu'on entendait toujours dans les bois de San Miguel. Il raconte même, avec une naïveté charmante qui rappelle singulièrement la légende irlandaise, qu'il assista à un concert dont les chanteurs étaient des pinsons, des serins, des merles et des tourterelles. Il se pourrait donc que le Paradis des oiseaux correspondît à l'une des Açores.

Les compagnons de Brandan s'arrachèrent à ce lieu de délices et reprirent leurs voyages. Leur prochaine station devait être l'île d'Albaeus, cette île fameuse où l'un des premiers apôtres de l'Irlande, Albaeus[5] ou Ailbhe, gêné

1. Francisque Michel, ouvr. cité, vers 470-479. La version latine éditée par Jubinal est si naïve qu'on nous saura gré de l'avoir reproduite ici : « Exportaverunt carnes crudas de nave ut illas comederent solo, et pisces quos secum tulerant de alia insula, posuerunt, que caccabum super ignem; quum autem ministrarent ligna igni, et fervere coepisset caccabus, coepit illa insula se movere sicut unda. Fratres vero cucurrerunt ad navem, implorantes patrocinium patris sui : pater autem singulos illos per manus intus in navem traxit, relictisque omnibus delatis in insula illa, navem solverunt ut abirent. Porro eadem insula se movit in Oceanum. »

2. *Le Bestiaire d'Amour* par Richard Fournivat, manuscrit du X[e] siècle qui faisait jadis partie de la collection Didot, représente le vaisseau de Brandan d'abord arrêté près de la baleine, puis soulevé par le monstre marin. Ces deux miniatures, finement exécutées, ont été reproduites par Lacroix, *les Sciences et les Lettres au moyen âge*, p. 304.

3. Landrin, *Histoire des monstres marins*, p. 31.

4. D'Avezac, *Notice des découvertes faites au moyen âge dans l'océan Atlantique*, 1845.

5. John Colganus, *Acta sanctorum veteris et majoris Scotiae vel Hiberniae*, Louvain, 1645, p. 241.

par les honneurs qu'il recevait, avait résolu de se retirer pour y vivre en ermite. Ils y arrivèrent après trois mois de navigation, mais en firent le tour pendant quarante jours sans trouver un seul port. A la fin, ils s'engagèrent dans un étroit goulet qui ne pouvait contenir qu'un navire. A peine débarqués, ils furent reçus par un vieillard silencieux qui les conduisit à un monastère où vingt-quatre moines observaient depuis longtemps la règle du silence le plus absolu. Ils n'éprouvaient aucun besoin corporel; ils n'avaient même pas la peine d'allumer les lampes de l'autel, qui s'illuminaient soudainement. Brandan aurait bien voulu prolonger son séjour dans ce pays merveilleux, mais le temps de la Pâque approchait, et les frères avaient promis de la célébrer dans le Paradis des oiseaux.

Pendant cinq ans encore durent ces courses étranges. Chaque année, à la même époque, une force inconnue les ramène au Paradis des oiseaux, mais à travers les aventures les plus extraordinaires. Tantôt ils rencontrent une mer dormante où ils ne voguent qu'avec peine et souffrent du froid — sans doute la mer Bétée, c'est-à-dire coagulée, dont il est tant parlé dans les romans de chevalerie[1].

Dormante mer unt e morte
Chi à sigler lur ert forte.
Puis qu'unt curut III quinzeines,
Freidur lur curt par les veines[2].

Tantôt l'oiseau Gripha[3], qui, de sa serre puissante enlève les vaisseaux et les laisse retomber sur les rochers, où ils se brisent, s'élance contre eux et va les saisir, lorsqu'il est tué par un autre oiseau plus redoutable. Aujourd'hui un énorme poisson[4] s'élance contre eux pour les dévorer, lorsqu'il est attaqué et tué par un monstre marin plus gigantesque encore. Les moines se repaissent des débris de ce poisson et se ravitaillent pour trois mois. Demain ils arrivent près d'une île où ils ne peuvent descendre, mais dont la pieuse population chante des cantiques en leur honneur. Voici qu'ils débarquent près d'une île couverte de forêts, où poussent des vignes chargées de grappes. Il s'en dégage des effluves parfumées, comme d'une chambre pleine de pommes[5]. Ce trait que nous avons déjà signalé dans l'histoire de Mernoc semble indiquer que les pieux voyageurs étaient alors tout près de l'Amérique tropicale. Plus loin, ils traversent une mer si transparente[6] qu'ils distinguent les énormes poissons qui s'y jouent. Bientôt la tempête les pousse vers un endroit horrible[7], qui n'est autre que la bouche de l'enfer. Un volcan se dresse devant eux, peut-être l'Hécla ou le Beerenberg de Jean Mayen, qui fait au loin bouillonner la mer, et remplit l'atmosphère de vapeurs sulfureuses. D'autres îles retentissent sous le

1. *Roman de la Charrette*, v. 3009. — *Chanson d'Antioche*, VII, 115. — *Aubery le Bourguignon*. — *Roman du Renart*, t. III, p. 309. — *Roman du comte de Poitiers*, v. 1263. — *Fierabras*, v. 2747. — *Bauduin de Sebourc*, v. 1156, etc.
2. Francisque Michel, v. 896-899.
3. *Id.*, 1002-1031.
4. *Id.*, v. 954-1001.
5. Sicut odor domus plenae pomis punicis.
6. Invenerunt mare tam clarum ut videre possent ea quae subtus erant.
7. F. Michel, v. 1098-1212.

marteau des Cyclopes[1]. Judas Iscariote leur apparaît et leur raconte ses souffrances. Des démons les soumettent à mille épreuves, mais ils les surmontent et, après avoir traversé d'épais brouillards, finissent par trouver une terre inconnue, qui n'est autre que le Paradis terrestre[2].

C'est un immense continent où se rencontrent les productions les plus variées. L'atmosphère y est brillante, la lumière du soleil éternelle[3].

> De beals bois e de rivere
> Veient terre mult plenere.
> Grandins est la prairie,
> Qui tuz dis est beal flurie.
> Li flur suef mult i flairent,
> Cum là ù li piu repairent,
> D'arbres, de fleurs delicius.
> ... Sanz fin i luist li clers soleil,
> Ne veuz n'orez n'i mot un peil;
> N'i vient nul nue del air,
> Qui del soleil tolget le clair...

Pendant quarante[4] jours les moines essayent de faire le tour de cette terre, qu'ils prennent pour une île, mais ils arrivent à l'embouchure d'un fleuve immense qui leur prouve, comme plus tard l'Orénoque à Colomb, que l'île est un continent[5]. C'est alors que leur apparaît un ange, qui leur ordonne de retourner en Irlande, non sans avoir emporté des fruits et des pierres de ce Paradis, future résidence des saints, quand le monde entier sera converti. Les moines obéissent, et, après avoir une dernière fois célébré la Pâque au Paradis des oiseaux, ils regagnent leur patrie. A peine de retour Brandan mourait, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans et dans toute la gloire de la sainteté.

Quant à son disciple favori, Machutus, il ne se tint pas pour battu, et fit une troisième tentative, mais la tempête jeta son bateau sur les côtes d'Armorique, non loin d'Alet. Bien accueilli par les habitants de cette ville, il y fixa sa résidence, devint son évêque, et lui donna son nom, qu'elle a depuis gardé, Saint-Mâlo[6].

Telle est la légende : elle n'est pas présentée partout de la même façon, mais les différences n'ont trait qu'à des aventures autrement racontées, et d'ailleurs elles ne présentent qu'une importance secondaire. Ce qui nous surprendrait davantage, c'est l'analogie que présente cette légende avec les traditions orientales. Il serait même fort curieux de savoir si cette histoire

1. F. Michel, v. 1212-1439.
2. V. 1644-1702.
3. V. 1732.
4. Jubinal, 515. Circumeuntes illam terram, quamdiu fuerunt in illa, nulla nox illis adfuit, sed lux lucebat sicut sol lucet in tempore suo, et ita per quadraginta dies lustraverunt terram illam, sed finem illius minime invenire poterant.
5. *Id.*, 616. Quadam vero die invenerunt quoddam (sic) magnum fluvium, quod nequaquam potuerunt transvadere, vergentem ad medium insulae.
6. Joannes a Bosco, *Vita Sancti Macluvii ex membranis floriacensibus vetustissimis* (Floriacensis vetus bibliotheca Benedictina, Lyon, 1605). — D'Achery et Mabillon, *Vita Sancti Maclovii ex msc. cod. vc d'Hérouval* (Annales sanctorum ordinis Sancti Benedicti, 1668). — Sigebert de Gembloux, *Vita Sancti Maclovici sive Machutii* (Patrologie de Migne, t. 160, 1851).

passa d'Irlande en Orient, ou si les deux peuples la trouvèrent ensemble[1]. Ainsi le géographe Edrisi[2], tout comme l'auteur anonyme des *Voyages merveilleux*, nomme l'île des Brebis et le Paradis des oiseaux. Dans les *Mille et une Nuits*, le fameux Sindbad, lors d'un de ses nombreux voyages, aborde à l'île El Ghanam, où se trouvaient d'énormes brebis. A El Thojono les oiseaux lui donnent de merveilleux concerts[3]. L'oiseau Rock qui l'enlève ressemble étrangement au Gripha de Brandan, et l'aventure de la baleine semble traduite de la légende chrétienne. « Nous découvrîmes une île charmante dont le sol semblait couvert d'un tapis de verdure odoriférante. Le capitaine ayant fait carguer les voiles, tous les marchands descendirent du bâtiment et se mirent à manger, à boire, à se reposer. Tout à coup l'île éprouve un tremblement et est agitée. Un crieur proclame : Voyageurs! prenez garde à vous! vite au vaisseau! Sinon, vous êtes tous perdus! l'île sur laquelle vous vous trouvez est un poisson. Tout le monde gagna le bâtiment : pour moi je restai sur l'île, qui replongea presque aussitôt. »

La légende de Brandan a donc pénétré jusqu'en Orient; mais si cette odyssée monacale s'est partout répandue au moyen âge, c'est qu'elle avait un fond de vérité. Les aventures d'Ulysse auraient-elles charmé les Grecs et nous charmeraient-elles encore si ce héros de la ruse et de la patience n'avait pas existé? Il est vrai que les aventures du saint moine ne sont pas toujours vraisemblables; mais qui voudrait ne retenir des légendes que ce qu'elles ont de possible retrancherait aussi de l'*Odyssée* et de toutes les autres épopées les merveilles et les fables qui les ornent. Ainsi que l'a écrit un savant gaéliste, dont le témoignage fait autorité, W. F. Shenee[4], « c'est un roman pieux mais qui repose sur un fondement historique. Des récits fabuleux n'auraient pas été intercalés dans la biographie de saint Brandan, s'il n'y avait pas eu dans les événements de sa vie une entreprise pour l'extension du christianisme dans quelques îles lointaines, et il ne manque pas d'indices pour montrer qu'il en fut ainsi ». Les courses vraies ou fausses des moines prouvent du moins qu'ils n'hésitaient pas à les entreprendre. D'ailleurs, les îles qu'ils parcourent, le grand continent sur lequel ils débarquent, les dangers de la traversée, tous ces épisodes cachent peut-être, sous le voile de la fiction, de réelles découvertes. C'est à nous de dégager le fait historique des ornements qui la dénaturent.

Ainsi nous remarquerons que Brandan et ses compagnons se dirigent toujours de préférence vers l'ouest, c'est-à-dire dans la direction de l'Amérique, et qu'ils errent au milieu d'archipels dans lesquels on reconnaîtrait sans trop de peine les Açores, les Canaries, Madère, l'Islande même, ou tel autre groupe des îles et des îlots jetés entre les deux continents. Sans exiger dans la détermination des terres entrevues par les moines irlandais une précision impossible à obtenir, il est pourtant vraisemblable que le Paradis des oiseaux correspond à l'une des Açores. Ténériffe dans les Canaries est un ancien volcan qui sans doute était en activité, lorsque les compagnons de Brandan contemplèrent avec effroi les tourbillons de flammes qui couronnaient sa cime et les [illegible]

1. Reinaud, *Introduction à la géographie d'Aboulféda*.
2. Edrisi, trad. Jaubert, t. I, pp. 198-200.
3. *Mille et une Nuits*, trad. Galland.
4. W. F. Sheene, *Celtic Scotland, a history of ancient Alban*, [illegible]

de lave qui couraient sur ses flancs. D'ailleurs, les éruptions de l'Hécla, celles du Beeremberg durent encore, et rien n'empêche de supposer que Brandan s'est aventuré jusqu'à ces hautes latitudes. Quant au Paradis terrestre, si éloigné de l'Irlande, arrosé par de si grands fleuves, et dont les moines ne parviennent pas à faire le tour, ne serait-ce pas quelque partie du continent américain? Il ne faudrait certes point prendre à la lettre les indications géographiques des *Voyages merveilleux*, mais il semble pourtant bien constaté que les moines naviguèrent à l'ouest, qu'ils trouvèrent des îles et abordèrent un continent. De plus, à plusieurs reprises ils rencontrèrent dans leurs courses errantes des coreligionnaires et même des compatriotes, ce qui indiquerait des voyages antérieurs.

Aussi bien Brandan, Mernoc, Machutus, ne sont pas les seuls Irlandais qui au moyen âge se sont aventurés sur l'Océan[1], et dont l'histoire, singulièrement défigurée par la légende, a conservé le souvenir. Un contemporain de Brandan, Conal Deagh, riche propriétaire du Connaught, avait trois fils qui tous les trois avaient embrassé la carrière périlleuse mais lucrative de pirate. Catéchisés par saint Coman, ils renoncèrent à leur coupable industrie, et, pour mieux marquer leurs sentiments de pénitence, résolurent de parcourir en pèlerins les îles de l'Atlantique. Ils firent donc construire un currach, ou bateau garni de peaux, pour neuf personnes, et s'embarquèrent, en l'an 540, et dans la baie de Gallway. Pendant quarante jours et quarante nuits ils errèrent à l'aventure sur l'Océan, et abordèrent dans une île très peuplée, et dont tous les habitants semblaient accablés de douleur et versaient des larmes abondantes. Dans une île voisine les insulaires étaient soumis à d'affreuses souffrances en expiation de leurs péchés. Après de longues courses, les fils de Conal Deagh finirent par descendre en Espagne, où ils furent accueillis par un saint évêque nommé Justin. Celui-ci transmit le récit de leurs aventures à saint Coman, qui les raconta à saint Mocholmog, et c'est ce dernier qui s'empara de la légende pour en faire un poème.

Un autre Irlandais, Maelduin[2], fils posthume d'Allil Corar Ago, que des pirates avaient assassiné, jure de venger son père. Il construit un grand currach, couvert d'une triple cuirasse de peaux de bœuf, et portant soixante hommes d'équipage, dévoués à sa fortune. Il s'embarque avec eux, et, toujours dans la direction de l'ouest, part à la recherche des assassins. Les Irlandais arrivent à deux îlots où ils entendent des pirates se vanter de l'assassinat d'Allil Corar Ago, mais, au moment où ils s'apprêtent à les punir, une tempête se déclare. Maelduin laisse amener les voiles et part à la dérive. Chemin faisant, ils découvrent plusieurs îles. Dans l'une sont des fourmis aussi grosses que des poulains; dans l'autre habitent des géants qui prennent pour coursiers la crête des vagues. Ici s'élève un palais splendide où sont dressées des tables richement servies, là s'étale un pommier qui ne porte que sept pommes, mais chacune de ces pommes suffit pour nourrir et abreuver les voyageurs pendant

1. Robert Atkinson, *The Book of Leinster*, Dublin, 1880, p. 48. — Curry, *Lectures*, etc. pp. 289-291, 587-593.
2. *Leabhar na h Vidhri* (ouvr. cité), pp. 22-26. — Cf. Joyce, *Old celtic Romance*, 112-176. — Arbois de Jubainville, *Catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, 1883, pp. 151-152.

quarante jours. Sur une autre île poussent des orangers embaumés. Plus loin, on admire un palais taillé dans un bloc calcaire et dont toutes les ouvertures, à l'exception d'une unique porte, donnent sur une cour intérieure ornée de colonnes de marbre et garnie de tables toutes servies. Voici l'île des Pleurs et des Rires. Voilà l'île des moutons blancs et des moutons noirs, qui changent de couleur quand ils changent de troupeau. Dans l'île des Amazones, les Irlandais reçoivent un accueil empressé, mais on repousse leurs propositions matrimoniales. Dans l'île des Oiseaux toute une tribu volatile à plumage varié parle, chante et jacasse. Ici, un solitaire, de nationalité irlandaise, leur raconte que chaque année grandit l'îlot sur lequel il a été jeté par la tempête. Là se dresse un pilier colossal dont la base disparaît sous l'eau et le chapiteau dans la nue. Du sommet part un réseau conique de mailles d'argent très larges. Les Irlandais en coupent une pour l'offrir à leur retour en ex-voto à quelque église du pays natal. Ils arrivent enfin dans une île fort étendue dont la surface est coupée par de hautes montagnes et par d'immenses plaines couvertes de bruyères. Des jeunes filles courent à leur rencontre, et se montrent à leur égard si peu rigides qu'elles ne veulent plus les laisser partir. Les compagnons de Maelduin s'arrachent à cette Capoue transatlantique et s'efforcent de revenir en Irlande. Ils trouvent encore sur leur chemin une île boisée, dont les arbres produisent une boisson enivrante mais délicieuse, et dans cette île quinze moines qui, après Brandan, avaient fait un pèlerinage dans les îles du Grand Océan. Ces moines conservaient précieusement une sorte de valise ayant appartenu à saint Brandan. Ils indiquèrent à leurs compatriotes un lac dont les eaux avaient la propriété de rajeunir. L'un d'entre eux, Diuran Lekerd, s'y plongea, et en effet il ne perdit plus ni une dent ni un cheveu, et garda une admirable santé tout le reste de son existence. Les deux dernières stations de Maelduin sont dans un îlot où il rencontre un pénitent irlandais, natif de Tory, jadis cuisinier dans un monastère dédié à saint Columba, et sur un rocher où il remarque des faucons semblables à ceux d'Irlande; il suit la direction de leur vol pour rentrer en Europe, où il s'empresse, avec ses compagnons, d'aller déposer dans la cathédrale d'Armagh la maille d'argent dérobée au pilier mystérieux.

Assurément la plupart de ces récits sont fantastiques, et même plusieurs d'entre eux semblent imités de la légende de saint Brandan. Quelques passages méritent pourtant d'être signalés comme indiquant une vague connaissance de l'Amérique. Ces oiseaux chanteurs ressemblent singulièrement aux perroquets de la région tropicale; cet îlot qui grandit d'année en année rappelle la formation géologique des Bermudes et de quelques Antilles. Enfin la persistance de ces voyages dans la direction de l'ouest et les rencontres fréquentes de compatriotes semblent démontrer que les compagnons de Maelduin ne s'aventuraient pas dans des parages tout à fait inconnus.

On nous saura gré de rapprocher de ces légendes irlandaises d'autres t[illegible] tions empruntées à des pays voisins, mais dont les habitants étaient les [illegible] d'origine des Irlandais, au pays de Galles et à la Bretagne française. [illegible] que, dans le pays de Galles, les monastères ont été détruits avec un [illegible] ment extraordinaire et les moines expulsés sans pitié, à l'époque [illegible] forme. Les manuscrits ont été disséminés, et on ne conserve[illegible]

traditions fort vagues[1]. Les savants ont rangé en quatre séries ces traditions relatives aux merveilles transatlantiques. La première a trait aux pays des Sids ou des Fées[2], que l'on place toujours à l'ouest et au delà de l'Océan; la seconde[3] se rapporte à la disparition, dès le v° siècle de notre ère d'un certain Gafran, fils d'Alddun, qui, avec ses hommes, fit voile pour les îles vertes des courants, Gwerdonnan Hiou, et dont on perdit la trace. Dans la troisième et dans la quatrième série figurent toutes les légendes sur le roi Arthur et sur l'enchanteur Merlin[4] : c'est surtout le mystérieux pays de l'ouest, où se réfugia le roi Arthur, et où il attend le moment de se montrer de nouveau pour chasser les Saxons, qui excita la verve des bardes gallois. Ce pays se nomme Avallon, ou l'île des Pommes. « L'océan entoure cette île[5] qui n'est privée d'aucun bien; il n'y a là ni voleurs, ni brigands, ni ennemis pour tendre des embûches; pas de violence, pas de froid, ni de chaud insupportables; la paix, la concorde, un plantureux printemps y règnent éternellement; les fleurs, lys, roses, violettes y abondent; les arbres y portent sur la même branche des fleurs et des fruits; sans être souillés de sang, les jeunes gens y demeurent toujours avec la vierge du lieu; pas de vieillesse, pas de maladie, pas de douleur, tout y est plein d'allégresse; on n'y a rien en propre, tout y est commun. »

C'est dans un pays aussi merveilleux, toujours à l'ouest et dans l'Atlantique que des moines armoricains de Saint-Mathieu du Finistère retrouvèrent les patriarches Elie et Enoch, qui, d'après la tradition, y attendent le jour du jugement dernier. Ces moines exploraient l'Océan[6].

> Qui marium fines scrutantur, et ultima terræ
> Ut valeant populis post tempora longa referre.

Une fois leur navire erra trois ans sans qu'ils pussent rien voir que la mer et le ciel. Les vivres commençaient à leur manquer, quand ils trouvèrent sur un îlot une statue de femme en airain, qui du doigt leur indiquait le chemin.

> In medio marium velut aerea stabat imago,
> Feminaea specie, super ardua saxa, virago,
> Illa suis digitis pervia monstrat iter.

1. Skene, *The four ancient Books of Wales, containig the cymric poems attributed to the Bards*. — J. Campbell, *Popular Tales of the west Highlands*, Edimburgh, 1860-62. — Beauvois, *Eden occidental*, p. 312.
2. D.W. Nash., *Taliesin or the Bards and Druids of Britain, a translation of the remains of the earliest welsh Bards, and an examination of the bardic mysteries*, Londres, 1858.
3. Owen Jones, *The Myrvyrian Archaeology of Wales, collected out of ancient manuscripts*, 1801.
4. Fr. Michel et Th. Wright, *vita Merlini*, Londres, 1837. — Hersart de la Villemarqué, *le Merveilleux au moyen âge, l'enchanteur Merlin, Myrdhirm, son histoire, ses œuvres, son influence*. — Edgard Quinet, *l'Enchanteur Merlin*.
5. Passage du Pseudo-Gildas, appelé *Britannicae historiae metaphrastes*, reproduit par Usserius, *Britannicarum ecclesiarum antiquitates et primordia*, Dublin, 1639, p. 524.
6. Struvius, *Germanicorum scriptorum qui rerum a Germanis per multas aetates gestarum historias vel annales posteris reliquerunt*, t. III, p. 59, reeditavit Gotefridi Viterbiensis Pantheon, *ex bibliotheca Joannis Pistorii Nidani*.

Ils suivent avec empressement cette indication, et dès le lendemain rencontrent une autre statue, qui leur enseigne encore la voie à suivre. En effet, à leur grande joie, ils découvrent bientôt une montagne dans le lointain. C'est une montagne d'où jaillissent des éclairs, et sur les flancs de laquelle roulent des laves, mais elle répand une odeur merveilleuse. Les moines débarquent et vont à la découverte dans le pays, où ils ne rencontrent ni hommes ni animaux. Enfin ils arrivent à une ville entourée de fortes murailles. Tout est en or, maisons, meubles, église, mais personne ne garde ces trésors. Au fond d'un cloître magnifique étaient pourtant deux vieillards, qui se lèvent pour exercer les devoirs de l'hospitalité, et leur apprennent qu'ils sont Elie et Enoch : « Un de nos jours, ajoutent-ils, est égal à cent de vos années; ceux qui étaient enfants lors de votre départ sont maintenant des vieillards et demain aucun d'eux ne sera en vie. Pendant votre séjour ici, six à sept générations de rois et de peuples se succéderont dans votre patrie, et vous-mêmes vous serez vieillards lorsque vous y retournerez ». En effet, quand les moines reviennent en Bretagne ils s'aperçoivent à leur grande stupeur que tout est changé autour d'eux, qu'ils sont accablés d'années et qu'ils n'ont plus qu'à mourir.

Telles sont les principales légendes païennes ou chrétiennes par lesquelles les Irlandais ont affirmé la continuité de leur croyance à l'existence des terres transatlantiques. Il ne faudrait point prendre à la lettre tous les épisodes de ces légendes destinées à l'amusement ou à l'édification de ceux qui les entendaient raconter, mais, ainsi que l'a remarqué un des savants qui ont le plus contribué à nous les faire connaître[1], Curry, « ces faits seraient d'une grande valeur s'ils nous avaient été transmis dans leur forme originale, mais, dans le cours des âges, après avoir passé par la bouche de narrateurs remplis d'imagination, ces récits ont perdu en grande partie leur simplicité primitive pour devenir de plus en plus fantastiques et extravagants ». Ils n'en constituent pas moins une source de renseignements fort précieux. Mais il est temps de passer de la légende à l'histoire et de montrer comment les voyages très authentiques qu'il nous reste à enregistrer confirment la réalité ou tout au moins la vraisemblance des courses d'Oisin, de Brandan, ou de Maelduin.

II

Les Papae ou Culdees, c'est-à-dire les prêtres irlandais, se sont en effet avancés, d'une façon certaine, bien au delà de l'Irlande, dans la double direction de l'ouest et du nord-ouest. Plusieurs motifs les poussaient à l'émigration. Le premier, c'est qu'ils furent en désaccord avec la majorité des catholiques

1. Curry, *Lectures*, etc., ouvr. cité, 289. Cf. Beauvois, *Eden occidental*, p. 371 : « C'est ainsi qu'aujourd'hui des écrivains aimés de la jeunesse vulgarisent la science en l'encadrant dans des aventures imaginaires ou même incroyables; si, grâce à cet appoint romanesque, leurs livres venaient à surnager seuls dans quelque naufrage des connaissances humaines, comme ont fait les légendes gaéliques ou cymriques, nos arrière-petits-neveux n'auraient pas plus le droit de négliger les faits positifs contenus dans ces récits, que nous-mêmes n'aurions raison de nier les voyages et les établissements transatlantiques des Gaëls à cause des fictions qui y sont mêlées. »

sur divers points de discipline, fixation du jour de Pâques, cérémonies complémentaires du baptême, tonsure monastique[1], etc. Très fidèles aux rites de leur maître bien aimé, dès 664, plutôt que de se conformer aux décisions de la conférence de Wilby[2], ils quittaient l'Angleterre et retournaient avec leur chef, l'évêque Colman, au monastère d'Iona. Cinquante ans plus tard, lorsque le roi des Pictes, Nechtan[3], imposa la règle romaine à son clergé, les Papae s'exilèrent volontairement d'Écosse. Lorsque l'Irlande à son tour fut ramenée à l'unité catholique[4], ils n'eurent plus d'autre refuge que les archipels nord-atlantiques et s'y retirèrent les uns après les autres, mais ils furent toujours vus de mauvais œil par les autres catholiques, qui les traitaient d'Africains judaïsants[5].

Les Papae, d'ailleurs, renoncèrent sans trop de peine à leur patrie, car les régions mystérieuses du nord exercèrent toujours sur eux un invincible attrait. « Le Seigneur a fait ce qu'il a voulu faire au ciel et sur la terre, et dans tous les abîmes, écrivait Giraud de Cambrai[6]; il est admirable en ses saints et grand dans toutes ses œuvres, mais c'est aux lointaines extrémités du monde que la nature affranchie se joue dans les plus étonnants prodiges. » Il semble que les Irlandais se soient appliqué ces paroles et aient voulu connaître ces prodiges. Dans les mers orageuses et voilées par d'épaisses brumes qui baignent la verte Erin, et où l'on peut croire qu'au delà des pays habités par les hommes s'étendent des terres inconnues ; à travers les archipels semés sur les flots et qui sont peut-être les débris de continents disparus, les saints Irlandais ont aimé à s'aventurer. On cite le voyage de Baïton, le premier successeur de saint Columba au monastère d'Iona, et les trois expéditions de son contemporain Cormac. Il est vrai qu'on n'a de détails que sur la troisième de ces expéditions. Pendant quarante jours Cormac, poussé dans l'Atlantique par un violent vent du sud, dépassa toutes les limites connues, et s'avança jusqu'à une région de l'Océan où il fut assailli par des bestioles noires, qui menaçaient de percer avec leurs aiguillons les peaux qui protégeaient l'embarcation. Ce détail prouve l'authencité du récit. Dans les mers boréales, en effet, certains crustacés, particulièrement la lernaea branchialis, attaquent les navires en bandes innombrables. Heureusement pour Cormac le vent tomba. Il put retourner et rentrer en Irlande[7].

Le voyage de Snedghus et de Mac-Riaghla[8], tous deux d'Iona, au milieu du VIIe siècle, présente également les caractères de l'authenticité. C'est un pèlerinage maritime qu'avaient entrepris ces hardis compagnons. Ils errèrent de longs mois sur l'Atlantique et découvrirent de nombreuses îles, les unes

1. Varin, *Causes de la dissidence entre l'Eglise bretonne et l'Eglise romaine* (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1858.)
2. Montalembert, *Moines d'Occident*, t. IV, pp. 170-181.
3. *Id.*, pp. 159-160.
4. *Id.*, t. V. pp. 4, 15, 22, 23.
5. Beauvois, *Relations précolombiennes des Gaëls avec le Mexique* (Congrès américaniste de Copenhague), p. 78.
6. Giraldus Cambrensis, *Topographia Hiberniae.*
7. Les aventures de Cormac ont été racontées par Andamnan, l'auteur de la *Vie de saint Columba.* Voir l'édition W. Reewes, Dublin, 1857, pp. 160-170.
8. Curry, *Lectures on the ancient manuscript materials of ancient irish history*, Dublin, 1878.

désertes, les autres habitées. Un jour, la brise leur apporta des mélodies connues, le *sianan* ou chant funèbre des femmes d'Irlande. Ils abordèrent aussitôt et furent accueillis avec empressement par des femmes qui leur adressèrent la parole en irlandais et les conduisirent à leur chef. C'étaient en effet des exilés irlandais, de la tribu des Fer Rois, qui avaient autrefois massacré leur chef et avaient été abandonnés au caprice des flots. Après avoir séjourné quelque temps dans l'île, Snedghus et Mac-Riaghla retournèrent sans accident à Iona[1]. Ils avaient rapporté de leur voyage une feuille d'arbre, extraordinaire par ses dimensions, que l'on conserva précieusement d'abord à Iona, puis à Tirconnel. On la connaissait[2] sous le nom de Cuilefaidh de saint Columba. En 1390, lorsque Donnoch et Gilla Isa Mac-Firbis compilèrent dans le *Leabhar Chinde Lecain* l'*Eochtra clerech Choluim cille* ou Aventures des clercs de saint Columba, cette feuille existait encore. Elle avait été transportée à Cennanas ou Kells, dans le Meath. Or, où trouve-t-on ces feuilles « aussi larges que la peau d'un bœuf », sinon dans les régions tropicales? N'est-ce donc pas que les Irlandais avec leurs simples currachs se sont aventurés jusque-là?

Nous ne pourrons que mentionner les aventures de quelques Papae dans l'océan du nord-ouest et le commencement de la navigation de deux moines de l'ordre de Saint-Colomba dans la mer du Nord, car les manuscrits qui les contiennent sont encore inédits et à peu près inaccessibles, sauf à quelques gaëlistes.

C'est avec la même réserve que nous parlerons des voyages entrepris par d'autres Papae dans l'Atlantique. Ces voyages sont pourtant certains. Les Orcades et les Shetland furent d'abord reconnues et occupées par eux. Cette occupation fut même si bien acceptée par les insulaires, qu'ils prirent le nom et adoptèrent le costume de ceux qui venaient les initier à la civilisation. Au IXe siècle de notre ère, lorsque le roi de Norvège Harald Harf'agr envahit ces archipels, il en extermina tous les habitants et les remplaça par des païens de Norvège. Le nom des Papae se conserva néanmoins aux Orcades. On le retrouve dans les îles Papawertra et Papostronsa, et dans plusieurs localités de Paplay. De même, aux Shetland on signale les trois îles de Papastone, Papalittle, Papa et le domaine de Papil[3].

Des Orcades et des Shetland, les Papae passèrent facilement aux Feroë. Voici comment l'un d'eux, Dicuil[4], qui composa en 825 un curieux traité de

1. Beauvois (*Grande terre de l'ouest*, p. 78) mentionne ces voyages d'après le *The Book of the Malconries*, manuscrit encore inédit, et d'après la *Vie de saint Columba*, compilée par Magnus O'Donnel et publiée par extrait dans *Triadis thaumaturgae seu divorum Patricii, Columbae et Brigidae acta*, par Jean Colgan (Louvain, 1647), p. 446.

2. E. Curry, *Lectures*, ouvr. cité, pp. 124-5, et 333-4.

3. Munch, *Geographiske Oplysninger om Orknœerne*, 1852, pp. 49, 52, 55, 58, 64, 67, 102 et *Geographie om Hjaltland*. 1857, pp. 342, 349, 354, 356, 367, 377, 381. Le même historien, dans ses *Symbolae ad historiam antiquiorem Norvegiae* (Christiania, 1850) a publié un passage intéressant de l'*Historia Norvegiae* qu'il avait découverte : « Papæ vero, propter vestes albas, quibus ut clerici induebantur, vocati sunt, unde in teutonica lingua omnes clerici papae dicuntur. »

4. Dicuil, *De mensura orbis terrae*, édit. Letronne, VII, 3 : « Sunt aliae insulae multae in septentrionali Britanniae Oceano, quae a septentrionalibus Britanniae insulis duorum dierum ac noctium recta navigatione, plenis velis, assiduo feliciter vento, adiri queunt. Aliquis probus religiosus mihi retulit quod, in duobus aestivis diebus, et una intercedente nocte, navigans in duorum navicula transtrorum, in unam illarum

géographie, *De mensura orbis terrae,* parle de cette découverte. « Il y a un grand nombre d'autres îles dans l'Océan au nord de la Bretagne, les vaisseaux voguant à pleines voiles et poussés par un vent toujours favorable emploient deux jours et deux nuits pour s'y rendre des îles septentrionales de la Bretagne. Un religieux digne de foi m'a raconté qu'après avoir navigué deux jours et une nuit d'été, dans un petit bâtiment à deux rangs de rames, il aborda dans une de ces îles. Ces îles sont petites pour la plupart, presque toutes séparées les unes des autres par des détroits fort resserrés ; elles étaient, il y a une centaine d'années, habitées par des ermites sortis de notre Scottia[1]. Mais, de même qu'elles avaient été désertes depuis le commencement du monde, ainsi, abandonnées maintenant des anachorètes à cause des Northmans, elles sont remplies d'une multitude innombrable de brebis et d'oiseaux de mer de diverses espèces. Nous n'avons trouvé ces îles mentionnées dans aucun auteur. » Cet archipel fut ravagé par les Northmans, comme l'avaient été les Orcades et les Shetland, mais le souvenir des Papae s'y perpétua. Le pasteur Schrœter, qui s'est attaché à recueillir les traditions locales, rapporte qu'avant l'arrivée des conquérants Northmans « il s'était établi dans les îles des hommes que l'on considérait comme des saints, attendu qu'ils avaient la puissance de faire des signes et des miracles, de guérir les blessures et les maladies, aussi bien des hommes que des animaux. Ils savaient prédire si pendant l'année la pêche ou l'état sanitaire seraient favorables. Ils ne vivaient pas comme les autres hommes, car leur nourriture se composait de lait, d'œufs, de racines et d'algues. Ils avaient des chèvres domestiques qu'ils trayaient, mais ils ne tuaient aucune créature et ne versaient pas le sang. Les seuls objets qu'ils acceptassent comme présents ou en rémunération de leurs services étaient le pain azyme, le poisson séché et la bure pour se vêtir. On montre plusieurs localités où ces gens auraient habité... A l'arrivée des Norvégiens, quelques-uns d'entre eux s'éloignèrent par mer et d'autres se réfugièrent dans des cavernes ». A ces traits on aura facilement reconnu les Papae irlandais qui convertirent les insulaires et s'établirent dans l'archipel[2].

Où allèrent les fugitifs des Féroë? Dicuil nous l'apprend : ce fut en Islande. Fidèles à leur esprit de propagande et d'initiative, les Papae cherchèrent de nouveaux pays pour y enseigner la foi et y trouver le repos. La première terre qu'ils rencontrèrent au nord des Féroë fut l'Islande. Dicuil la nomme Thulé, mais la description qu'il en donne ne laisse aucun doute, car l'Islande est la seule des îles situées sous le cercle polaire où les Papae aient pu aborder et

introivit. Illae insulae sunt aliae parvulae, fere cunctae simul angustis distantes fretis, in quibus, in centum ferme annis, eremitae in nostra Scottia navigantes habitaverunt. Sed, sicut a principii mundi desertae semper fuerunt, ita nunc, causa latronum normannorum, vacuae anachoretis, plenae innumerabilibus ovibus, ac diversis generibus multis nimis marinarum avium. Nunquam eas insulas in libris auctorum memoratas invenimus. »

1. Au moyen âge l'Irlande s'appelait Scottia. Le mot n'a pas d'autre sens dans Alcuin, Alfred le Grand, Béda, Eginhard. C'est seulement vers le milieu du IX[e] siècle que, le roi des Pictes étant mort sans héritiers directs, Kenneth, roi de Dabriad, pays des anciens Scots, s'empara du domaine picte et réunit les deux Etats en un seul royaume (843); mais le nom de Scotland ne devint d'un usage commun qu'au XI[e] siècle.

2. Schroetter, *Antikvarich Tidsschrift* (1849-51), pp. 146-147.

résider en quittant les Féroë. « Il y a trente ans, écrit-il[1], que des clercs qui avaient demeuré dans cette île depuis les calendes de février jusqu'à celles d'août me racontèrent que, non seulement lors du solstice d'été, mais encore quelques jours avant et après, le soleil disparaît pour peu de temps et semble se cacher derrière une colline, en sorte que l'obscurité dure très peu de temps. Aussi voit-on assez clair pour se livrer à toute espèce d'occupations, et l'on pourrait même chercher ses poux dans sa chemise comme en plein jour; il est probable que, si l'on était sur une montagne, on ne verrait pas le soleil se coucher. Ils ont menti ceux qui ont écrit que cette île était entourée d'une mer de glace, car les susdits clercs qui ont vogué vers cette île dans le temps du grand froid ont pu y aborder... Il est vrai qu'à une journée de navigation au nord de cette île ils ont trouvé la mer gelée. »

Les Papae, comme on le voit, étaient entreprenants, et, s'ils n'avaient été arrêtés par cette infranchissable barrière de glaces contre laquelle se sont brisés tant d'héroïques efforts depuis Pytheas jusqu'à Weyprecht ou Greely, ils auraient porté leurs croyances bien au delà de l'Islande. Dans la direction du nord, l'Islande devait être leur dernière étape. Lorsque les Northmans abordèrent à leur tour dans l'ultima Thulé, c'est-à-dire dans le dernier quart du IXe siècle, les Papae leur cédèrent encore la place[2]. « Il y avait là des chrétiens, lisons-nous dans les Sagas irlandaises, de ceux que les Norvégiens appellent Papas; mais ces derniers s'éloignèrent parce qu'ils ne voulaient pas rester avec des païens; ils laissèrent après eux des livres irlandais, des cloches et des crosses, d'où l'on peut conclure que c'étaient des Irlandais. » Dans un autre ouvrage islandais, *le Landnamabok*[3], ou livre de prise de possession, nous trouvons des renseignements identiques : « Avant que l'Islande fût colonisée par la Norvège, il y avait dans l'île de ces hommes que les Norvégiens nomment Papas. C'étaient des chrétiens, et l'on pense qu'ils venaient des contrées situées à l'ouest de la mer, car on trouva après eux des livres irlandais, des cloches et des crosses et plusieurs autres objets, d'où l'on peut conclure que c'étaient des hommes de l'ouest. Ces trouvailles furent faites dans

1. Dicuil, *De mensura orbis terrae*, VII. 2 : « Trigesimus nunc annus est a quo nuntiaverunt mihi clerici qui, a kalendis februarii usque kalendas augusti, in insula Thule manserunt, quod, non solum in aestivo solstitio, sed in diebus circa illud, in vespertina hora, occidens sol abscondit se quasi trans parvulum tumulum : ita ut nihil tenebrarum in minimo spatio fiat; sed quidquid homo operari voluerit, vel pediculos de camisia abstrahere, tanquam in praesentia solis potest : et, si in altitudine montium ejus fuissent, fositam nunquam sol absconderetur ab illis... mentientes falluntur qui circum eam concretum mare fore scripserunt, nam navigantes tempore frigoris eam intrabant, sed, navigatione unius diei ex illa ad boream, congelatum mare invenerunt. »

2. Aré Frodhé, *Islendina sœgur* (1843), t. I, p. 4. Quelques-uns d'entre eux pourtant restèrent dans le pays. C'était évidemment un descendant des Irlandais, ce moine qui, en 986, accompagna Erick Raudhé dans son expédition en Groenland et composa un poème intitulé *Hafgerdinghar* (le ras de marée), dont le refrain a été conservé par le *Landnamabok* (p. 106) : « Je prie celui qui soumet les moines à de salutaires épreuves de favoriser mon voyage, que le maître de la voûte céleste me tende une main secourable. » Cf. Joergensen, *Den nordiske kirkes grund breggelse og foerste udvikling*, Copenhague, 1874-6.

3. *Id.*, *Landnamabok*, t. I, p. 32-36. On trouve également dans le *Landnamabok* (p. 50-51) la mention d'une église dédiée à saint Columba, et qui avait été bâtie en l'honneur d'Aslof Aslik, un des douze chrétiens irlandais qui avaient été s'établir dans le Rângarthnig, et qui ne voulaient avoir aucun rapport avec les païens des environs.

l'est, à Papey et Papylé. On voit aussi par les livres anglais qu'il y avait des relations entre ces pays. »

Tous les archipels de la mer du Nord, l'Islande elle-même, ont donc été reconnus et colonisés par les Papae; mais arrêtés par les glaces ils ne purent pousser plus loin leurs investigations, et chassés de leurs conquêtes par les Northmans, ils furent obligés de reculer devant eux, comme jadis les Phéniciens devant les Grecs, et de tenter de nouvelles découvertes dans cet Océan qui jusqu'alors n'avait trompé aucune de leurs espérances. Ils montèrent de nouveau sur leurs currachs, et, de tempête en tempête, de naufrage en naufrage, finirent par aborder en Amérique dans une région qu'ils nommèrent l'Irland it Mikla[1]. Seulement, avertis par l'expérience, ils gardèrent cette fois le secret de leur découverte, et veillèrent avec un soin jaloux à ce qu'elle ne fût pas connue en Europe. Ce sont les Northmans d'Islande qui les poursuivirent encore dans leurs nouveaux domaines, et c'est dans les ouvrages écrits par eux que nous trouverons la preuve de ce premier établissement d'une nation chrétienne au nouveau monde.

Trois ouvrages islandais parlent de l'Irland it Mikla. Le premier est le *Landnamabok*[2] ou livre de prise de possession de l'Islande. C'est une histoire généalogique, sûre et positive, des principales familles islandaises du Xe au XIIIe siècle. Il a été composé par Aré Thorgilsson, surnommé Frodhé ou le savant, et complété par cinq autres historiens ou généalogistes. Aré Frodhé vécut de 1067 à 1148. Voici comment il parle[3] de son bisaïeul Aré Mársson: « Aré, fils de Már et de Thorkatla, fut poussé par une tempête dans le Hvitrammannaland, que quelques-uns appellent Irland it Mikla. Ce pays est situé à l'ouest, dans la mer, près du Vinland it Godha, et, dit-on, à six journées de navigation de l'Irlande. Ce récit a été fait d'abord par Hrafn Hlymreksfaré, qui avait longtemps habité Hlymrek en Irlande. Torkell Gellisson rapporta aussi que des Islandais disaient avoir appris de Thorfinn, jarl des Orkneys, que Aré avait été reconnu dans le Hvitrammannaland, et qu'il ne pouvait en sortir, mais qu'il y était traité avec honneur. » Voici donc un Islandais, Aré Mársson, jeté par la tempête dans un pays où on l'accueille bien, mais en lui interdisant de retourner dans sa patrie. Le bruit de ses aventures se répand néanmoins, et ce sont deux Islandais, Hrafn et Torkell Gellisson, qui le transmettent au rédacteur du *Landnamabok*. Or, ce Hrafn, qui a longtemps habité Limerik en Irlande, tenait sans doute ses renseignements de voyageurs irlandais revenus du Hvitrammannaland; quant à Torkell Gellisson, il était l'oncle paternel d'Aré Frodhé; il avait beaucoup voyagé, beaucoup appris, et transmis une foule de récits à son neveu; enfin il s'appuyait sur le témoignage du jarl

1. L'historien qui a le mieux élucidé cette importante question de la colonisation irlandaise précolombienne est M. Beauvois, *Découverte du Nouveau Monde par les Irlandais et premières traces du christianisme en Amérique avant l'an* 1000 (Congrès américaniste de Nancy, 1875), t. I, pp. 41-93. — *Id., les Derniers Vestiges du christianisme prêché du* Xe *au* XIVe *siècle dans le Markland et la Grande Irlande. Les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie*, 1877.

2. Le *Landnamabok* a été publié par Rafn, *Antiquitates Americanæ, sive scriptores septentrionales rerum ante Columbianarum in America* (Copenhague, 1837) et par Rafn et Finn Magnusen, *Grœnlands historiske mindes mærker* (Copenhague, 1838-1845).

3. *Landnamabok*, part. II, § 22, dans *Islendina Sœgur*, p. 129-130.

ou duc des Orcades, c'est-à-dire d'un pays colonisé par les Papae irlandais, et qui sans doute avait conservé des relations avec les autres colonies fondées par ces mêmes Papae. De ce premier témoignage semble donc résulter que les colons irlandais avaient occupé un grand pays situé à l'ouest, et qu'ils empêchaient tous les navigateurs que le hasard ou la tempête y conduisaient de rentrer dans leur patrie.

Voici un nouveau fragment de chronique islandaise plus concluant encore. Il est emprunté à l'*Eyrbyggia Saga*[1], ou histoire des notables personnages de la péninsule de Thorness et des Eyrbygges dans l'Islande occidentale. D'après cette *Saga*, Bjœrn, fils d'Asbrand, s'était épris de Thuride de Frodhà, et resta en bonnes relations avec elle, même après son mariage avec un certain Thorold. De là des hostilités et des assassinats. Traduit devant le Thing pour avoir tué deux de ses adversaires, Bjœrn partit en exil, se signala par sa bravoure, et revint en Islande dix ans plus tard, toujours épris de Thuride. Compromis par ses assiduités et poursuivi par la haine de la famille de Thuride, il dut s'expatrier une seconde fois et « partit avec un vent[2] du nord-est qui souffla presque continuellement, et de longtemps on n'entendit parler de ce navire ». C'était en 980 que Bjœrn était pour la première fois parti en exil, et aux alentours de l'an mil qu'il avait pour la seconde fois quitté l'Islande. Or, en 1030, vers la fin du règne de saint Olaf[3], un riche armateur islandais, Gudhleif, « ayant fait un voyage à Dublin, naviguait vers l'ouest pour retourner en Islande, lorsque un grand vent du nord-est le poussa si loin en mer, vers l'ouest et le sud-ouest, qu'il ne savait plus où se trouvait la terre. Comme l'été était avancé, ils firent de nombreux vœux pour être préservés d'un naufrage, et il arriva qu'ils aperçurent la terre. C'était une grande contrée qu'ils ne connaissaient pas. Gudhleif et les siens prirent la résolution d'y débarquer, parce qu'ils étaient fatigués d'avoir été longtemps ballottés sur mer. Ils trouvèrent un bon port, et ils étaient à terre depuis peu de temps, lorsqu'il arriva des gens dont pas un ne leur était connu, mais il leur semblait fort que ceux-ci parlaient l'irlandais. Bientôt cette multitude s'étant accrue au nombre de plusieurs centaines, assaillit les navigateurs, s'empara d'eux tous, les chargea de liens et les amena vers le haut pays. Conduits à une assemblée pour y être jugés, ils comprirent que les uns voulaient les massacrer tout de suite, les autres les partager entre eux et les réduire à l'esclavage. Pendant les délibérations, ils virent arriver une troupe de cavaliers avec un étendard, d'où ils conclurent qu'il devait y avoir un chef dans cette troupe. Lorsque celle-ci fut arrivée, ils virent chevaucher sous l'étendard un homme grand et vigoureux, déjà très âgé et à cheveux blancs. Tous les assistants s'inclinèrent devant ce personnage et l'accueillirent de leur mieux : c'est à lui que fut laissée la décision de

1. L'*Eyrbyggia Saga* a été composée après 1148, puisque elle cite le *Landnamabok*, écrit à cette époque, et avant la soumission de l'Islande au roi de Norvège en 1204. Elle a été publiée deux fois dans son entier, en 1782, à Copenhagne, par Thorkelin, et en 1864, à Leipzig par C. Vigfusson. Rafn en a donné des extraits avec traduction danoise et latine dans ses *Antiquitates Americanæ*, I, p. 530, 786. — Beauvois en a traduit quelques fragments en français dans ses Découvertes des Scandinaves en Amérique, du xe au xiiie siècle (*Revue orientale et américaine*, Paris, 1859).

2. *Eyrbyggia Saga*, § 47.

3. *Eyrbyggia Saga*, § 64.

l'affaire. Le vieillard envoya chercher Gudhleif et ses gens, leur adressa la parole en langue norraine, et leur demanda de quel pays ils étaient. Ils lui répondirent qu'ils étaient Islandais pour la plupart. — « Et quels sont les Islandais parmi vous? » Gudhleif lui dit qu'il en était un, et salua le vieillard, qui lui fit bon accueil et lui demanda de quelle contrée de l'Islande il était. Gudhleif lui dit qu'il était du canton de Borgarfjœrdh. « Et de quel endroit? » Renseigné sur ce point par Gudhleif, il l'interrogea snr presque toutes les personnes considérables de Borgarfjœrdh et du Breidhafjœrdh. Dans ces entretiens il s'informa exactement à tous égards de Snorré Godhé et de sa sœur Thuride de Frodhà, et surtout de Kjartan, fils de cette dernière, qui était alors maître de Frodhâ. »

Comme les indigènes s'impatientaient et réclamaient une prompte solution de l'affaire, les chef déclara qu'il laissait les étrangers libres, mais dit-il en confidence à Gudhleif, « alors même que l'été vous semblerait bien avancé, je vous conseille de vous éloigner promptement, car il ne faut pas se fier aux indigènes, et il ne fait pas bon avoir affaire à eux; ils croient d'ailleurs que la loi a été violée à leur préjudice. — Mais, dit Gudhleif, s'il nous est donné de revoir notre patrie, comment nommerons-nous celui qui nous a sauvés? — Je ne puis vous le dire, répondit-il, car je ne veux pas que mes parents ou mes frères d'armes fassent un voyage comme celui que vous auriez fait, si je n'eusse été présent pour vous protéger... Il y a dans le pays des chefs plus puissants que moi, ils ne sont pas actuellement dans la contrée où vous avez abordé; mais, s'ils viennent, ils auront peu de ménagements pour les étrangers. » Malgré les instances des Islandais, le vieux chef ne voulut jamais se nommer, mais il pressa leur départ, voulut assister à leur embarquement et leur donna quelques présents destinés à Thuride et à son fils. « Si quelqu'un croit savoir à qui ont appartenu ces objets, ajouta-t-il, dis-leur de ma part que je défends à qui que ce soit de venir me trouver; car c'est une entreprise périlleuse, à moins que l'on n'ait, comme vous, la chance de trouver un lieu d'abordage favorable. Ce pays est étendu et mal pourvu de ports, et partout un mauvais accueil attend les étrangers, à moins qu'ils ne soient dans les mêmes circonstances que vous. » Après quoi Gudhleif et les siens se mirent en mer et arrivèrent en Irlande à une époque avancée de l'automne. Ils passèrent l'hiver à Dyflinn (Dublin), et, l'été suivant, ils firent voile pour l'Islande, où ils remirent les présents aux destinataires. Des personnes tiennent pour certain que le chef indigène était Bjœrn Breidhvikingakappé, mais il n'y a pas d'autres notions certaines à cet égard que celles qu'on a rapportées. »

Certes, ces aventures sont romanesques, et la rencontre fortuite de Bjœrn et de Gudhleif semble arrangée à plaisir, mais elle n'est pas invraisemblable, et d'ailleurs elle est consignée dans une saga islandaise, dont la véracité n'a jamais été contestée. Si donc nous acceptons provisoirement l'authenticité de ce récit, nous remarquerons que les deux Islandais Bjœrn et Gudhleif ont tous les deux été jetés par la tempête dans un pays civilisé, situé très à l'ouest, où la langue irlandaise était couramment parlée, mais dont les habitants massacraient et réduisaient systématiquement à l'esclavage les étrangers qui abordaient chez eux. En outre, ce pays était situé à l'ouest de l'Irlande et de l'Islande, c'est-à-dire dans la direction de l'Amérique. Il paraît donc corres-

pondre à l'Irland it Mikla, où Aré, fils de Marsson, avait été précédemment jeté.

Une troisième saga, celle de Thorfinn Karlsefne[1], composée d'après les relations d'un ou de plusieurs des Northmans qui découvrirent le Vinland, renferme un passage d'une importance capitale pour les établissements des Irlandais au nouveau monde. Il y est dit que, quelques années après l'an mil, Thorfinn et ses compagnons, après avoir passé trois ans dans le Vinland, c'est-à-dire, comme nous le prouverons plus loin, en Amérique, revenaient dans le Groenland, lorsqu'ils trouvèrent sur leur chemin cinq Skrœllings ou Esquimaux. « L'un d'eux était barbu, et il y avait deux femmes et deux enfants. Les gens de Karlsefne s'emparèrent de ces derniers, tandis que les autres s'échappèrent et disparurent sous terre. Les enfants[2], emmenés par eux, apprirent leur langue et furent baptisés. Ils appelaient leur mère Vetthilde et leur père Uvaege. Ils rapportèrent que deux rois gouvernaient les Skrœllings, l'un nommé Avalldania, l'autre Valldidida; qu'il n'y avait pas de maisons dans le pays, que les habitants couchaient dans des cavernes ou des trous; qu'une autre grande contrée située en face de leur pays était habitée par des gens qui marchaient vêtus de blanc, portant devant eux des perches où étaient fixés des drapeaux et criant fort. On pense que c'était le Hvitrammannaland ou Irland it Mikla. »

Quels sont ces gens vêtus de blanc, sinon des Papae ou des indigènes colonisés par eux et restés fidèles au costume de saint Columba? Quant à ces perches ornées de drapeaux et à ces chants qui avaient si fort frappé l'imagination des petits Skrœllings, n'est-il pas aisé de reconnaître une procession et des cantiques, dont les Papae auraient conservé l'usage dans leur nouvelle possession?

De ces trois documents irlandais conservés par le *Landnamabok*, par l'*Eyrbyggia Saga*, et par *la Saga de Thorfinn Karlsefne*, il semble donc résulter que les Irlandais avaient découvert à l'ouest un pays auquel ils avaient donné leur nom, Irland it Mikla, ou la Grande Irlande; que cet autre nom de Hvitrammannaland, ou terre des hommes blancs ou vêtus de blanc, rappelle le costume des Papae; qu'ils avaient conservé l'usage de la langue irlandaise; qu'ils étaient restés fidèles au christianisme, puisqu'ils célébraient des processions et chantaient des cantiques; enfin qu'ils étaient sans pitié pour les naufragés, parce que, plusieurs fois pourchassés et expulsés par les pirates Northmans, ils voulaient, pour leur sécurité future, dissimuler leurs découvertes. Donc, l'Amérique a été reconnue et en partie colonisée par des Irlan-

1. La saga de Thorfinn Karlsefne, dont le texte est contenu dans quinze manuscrits, a été publiée dans *les Antiquitates Americanæ* de Rafn et dans *Groenlands historiske mindesmoerker*. La traduction française a été donnée par Beauvois (*Découvertes des Scandinaves en Amérique*, p. 32-48).

2. Rafn, *Antiquitates americanae*, p. 182. Karlsefniani pueros comprehenderunt, ceteris Skroellingis fuga elabentibus et terra dehiscente absorptis. Hos duo pueros secum abduxerunt, eosque linguam docueerunt et baptizarunt. Hi nominarunt matrem Vetthildam et patrem Uvaegium, dixerunt reges Skroellingis imperare, quorum alteri nomen esse Avalldanio, alteri Valldidida, nullas ibi domos esse, sed in antris aut cavernis habitari; ex altera parte, exadversum suam terram, aliam sitam esse regionem, quam incolerent homines, albis vestibus induti. hos longurios prœferre, pannis affixis, et alta voce clamare. Hanc putant esse Hvitramannaland (Terra Hominum alborum), sive Irlandiam Magnam.

dais, et bien que le témoignage des sagas islandaises manque de précision, l'existence de l'Irland it Mikla peut et doit être considérée comme un fait historique[1].

Deux autres documents, l'un d'origine italienne, l'autre de provenance galloise, confirment la réalité de cette colonisation précolombienne de l'Amérique par les Irlandais.

A la fin du XIV[e] siècle[2] deux patriciens de Venise, Nicolo Zeno et Antonio Zeno, amenés par les hasards d'une vie aventureuse dans les régions situées au nord-ouest de l'Europe, visitèrent les uns après les autres les pays autrefois parcourus par les Papae. Ils ont raconté leurs voyages et décrit les contrées visitées dans une relation fameuse, dont l'authenticité a été combattue, et que, pour notre part, nous n'hésitons pas à croire vraie dans son ensemble et même dans ses détails. Nous aurons occasion de revenir sur cet important document. Nous ne voulons pour le moment en extraire qu'un passage fort curieux. Nicolo Zeno rapportait qu'un vieux pêcheur frislandais, c'est-à-dire un insulaire des Féroë, avait vu dans l'ouest, vers l'an 1360, des pays riches et populeux[3]. « Quatre navires de pêcheurs faisaient voile au couchant, lorsqu'ils furent assaillis par une violente tempête qui dura plusieurs jours, et furent comme perdus au milieu des flots. Au retour du beau temps, ils découvrirent une île située à l'ouest et nommée Estotiland. Ils se trouvaient alors à plus de mille

1. L'Irland it Mikla des sagas est mentionnée par Edrisi sous le nom d'Irlandeh el Kabirah. Ce nom et plusieurs autres détails sur les contrées du Nord lui ont sans doute été fournis par les Northmans employés à la cour de leur compatriote, le roi de Sicile Roger II (1130-1154).

2. La relation des frères Zeni a été publiée pour la première fois sous le titre de *Dello scoprimento dell'issole Frislanda, Eslanda, Engrovelanda, Estilanda et Icaria, fatto solo il Polo Artico, da due fratelli Zeni M. Nicolo il K. è M. Antonio libro uno*, à la suite de *Dei commentarii del viaggi in Persia di M. Caterino Zeno il K.*, Venise, 1558. La meilleure édition moderne est celle de M. Major, *The voyages of the Venetian brothers Nicolo ed Antonio Zeno, to the Northern seas, in the XIV Century*, London, 1873.

3. Edition Major, pp. 19-21. « Si partirono ventisei anni fà quattro navigli di piscatori, i quali, assaltati da una granda fortuna, molti giorni andarono, come pur perduti per il mare, quando finalmente raddolcitosi il tempo, scoprirono una isola detta Estotilanda posta in ponente, lontano da Frislanda piu di mille miglia, nella quale si ruppe un dé'navigli, e sei uomini, che n'erano sù, furono presi da gli isolani, e condotti à una città bellissima e molto popolata, dove il Re, che lo signoreggiava, fatti venir molti interpreti, non se trovo mai alcuno che sapesse la lingua di quelli pescatori, se non un Latino nella stessa isola per fortuna medesimamente capitato, il quale dimandando lor la parte del Re che erano e di dove venivano, raccolse il tutto, e lo riseri al Re, il quale intese tutte queste cose, volle che si fermassero nel paese; perche essi facendo il suo commendamento, per non si poter altro fare, stettero cinque anni nell isola ed appressero la lingua, e un di loro particolarmente fu in diversi parti dell' isola, e narra che è ricchissima ed abondantissima di tutti li beni del mondo, e che è poco minore di Islanda, ma più fertile, havendo nel mezzo un monte altissimo, dal quale nascono quattro fiumi, che la irrigano. Quelli che l'habitano sono ingeniosi, e hanno tutte le arti come noi; e credesi, che inaltri tempi havessero commercio con i nostri, perche dice di haver veduti libri latini nella libreria del Re, che non rengono hora da lor intesi, hanno lingua, e lettera separate, e cavano metall' di ogni sorte, e sopra tutto abondano di oro, e le lor pratiche sono in Engroneland, di dove traggono pelleceri, e zolfo, e pegola; ed verso astro narra che n'è un gran paese molto ricco d'oro e popolato; seminano grano, e fanno la cercosa, che è una sorte di bevanda che usano i popoli settentrionali, come noi il vino, hanno boschi d'immensa grandezza, e fabricano à muraglia, e ci sono molte città e castella. Fanno navigli e navigano, ma non hanno la calamità ne intendono col bossolo la tramontana. »

milles du Frisland. Un des navires, monté par six hommes, fut pris par les insulaires. On les conduisit dans une ville fort belle et bien peuplée. Le roi qui la gouvernait manda plusieurs interprètes, mais aucun d'eux ne connaissait la langue de ces pêcheurs, si ce n'est un Latin, arrivé dans cette île par fortune de mer, qui leur demanda de la part du roi qui ils étaient et d'où ils venaient. Quand le roi fut informé de ce qui les regardait, il résolut de les retenir prisonniers. Les pêcheurs se soumirent à sa volonté, puisqu'ils ne pouvaient autrement faire, et restèrent cinq ans dans ce pays, dont ils apprirent la langue. L'un d'eux visita à plusieurs reprises la région. Il raconta qu'elle était riche, abondamment pourvue de tous les biens du monde, et un peu plus petite que l'Islande, mais plus fertile. Au milieu se dresse une montagne fort élevée, d'où sortent quatre fleuves qui l'arrosent. Les habitants sont ingénieux et aussi avancés dans les arts que les Frislandais. Il est même probable qu'ils avaient eu autrefois des relations avec la Frislande, car le pêcheur remarqua dans la bibliothèque du roi des livres latins qu'aucun d'eux ne comprenait plus. Leur langue et leur alphabet diffèrent de ceux de la Frislande. Ils exploitent des mines et ont de l'or en abondance. Ils ont des relations avec le Groenland, d'où ils tirent des peaux, du soufre et de la poix. Vers le sud s'étend une immense région, riche encore et très peuplée. Ils cultivent des grains et font de la cervoise, qui est une sorte de bière en usage chez les peuples septentrionaux, comme le vin en Italie. Le pays est couvert de bois immenses, et ils en font des murailles. Ils ont des villes et des châteaux. Ils construisent des vaisseaux et naviguent, mais ne connaissent pas l'usage de la pierre aimantée et ne se servent pas de la boussole pour se diriger vers le nord. » Après des aventures extraordinaires dont le récit trouvera sa place ailleurs, ce pêcheur Frislandais réussit à équiper son navire à ses frais et à revenir dans sa patrie, « où il porta à son seigneur la nouvelle de la découverte de ce richissime pays[1] ».

Quel est « ce richissime pays »? Nous pensons qu'il correspond exactement à l'Irland it Mikla, non seulement parce que ses habitants avaient conservé l'habitude, comme au temps de Bjoern et de Gudhleif, de se défier des étrangers au point de les retenir prisonniers, mais surtout parce qu'ils jouissaient d'une civilisation très avancée et, au dire du pêcheur Frislandais, observateur pourtant bien superficiel, semblaient avoir eu des relations avec les Européens. En outre ils avaient une littérature, puisque leur roi possédait une bibliothèque, et, sans trop forcer la vraisemblance, il est permis d'avancer que les livres latins qui se trouvaient dans cette bibliothèque provenaient des Papae, qui les emportaient toujours soigneusement avec eux dans toutes leurs courses. Sans doute ils ne comprenaient plus la langue latine, mais, depuis plusieurs siècles, ces Américains d'origine irlandaise n'avaient plus de prêtres formés dans les universités et les séminaires d'Europe. Il n'est pas jusqu'au nom d'Estotiland qui n'apporte une preuve nouvelle à cette identité probable de l'Irland it Mikla et du pays découvert par le pêcheur Frislandais. On sait en effet que l'Irlande pendant tout le moyen âge s'est appelée Scocia ou Scotland : et, si le premier éditeur de la relation de Zeni a mal lu

1. Ed. Major, p. 24 « Portando a questo signor la nuova dello scoprimento di quel paese ricchissimo. »

son texte et imprimé Estotiland ou lieu de Escociland, il se pourrait que les Escocilandais descendissent en effet des colons irlandais dont nous avons déjà raconté les courses et les établissements en Amérique.

Il est vrai que bien des années s'étaient écoulées depuis le jour où Bjoern et Gudhleif échangeaient leurs compliments jusqu'à l'époque où Zeno écrivait sa relation, et, dans cet intervalle de quatre siècles, nous ne trouvons rien ou presque rien dans les documents contemporains qui nous permette d'affirmer que les Irlandais d'Europe n'aient pas oublié leurs frères d'Amérique. Il n'en est pas moins très probable que plus d'un marin voulut visiter la contrée qui avait enrichi un si grand nombre de braves compagnons. Sans doute le récit de ces voyages n'a pas été conservé dans l'histoire, mais ils ont dû être exécutés. Aussi bien n'est-ce pas en admettant l'existence de l'Irland-it-Mikla que nous pouvons expliquer un très curieux document gallois dont personne n'a jamais contesté l'authenticité et qui nous paraît s'appliquer à cette mystérieuse région colonisée depuis si longtemps par les Irlandais.

Au XIIe siècle [1], vers l'an 1170, une dispute s'éleva, à propos de la succession au trône, entre les fils d'Owen Guyneth, roi de la partie septentrionale du pays de Galles. Madoc, un de ces princes, fatigué et dégoûté de ces discussions, se décida à émigrer pour chercher un séjour plus tranquille. Il dirigea sa course droit à l'ouest, en laissant l'Irlande derrière lui, et arriva dans un pays inconnu qui lui parut si agréable, qu'il retourna dans sa patrie et ramena avec lui bon nombre de ses partisans, auxquels il persuada sans peine qu'il valait bien mieux échanger une froide et stérile contrée contre une région magnifique, et les agitations de la guerre civile contre la tranquille possession d'un pays que personne ne disputerait. David Powel, l'historien des Gallois, qui nous a conservé ce curieux récit, n'est pas le seul dont le témoignage puisse être allégué en faveur de Madoc. Un barde, son compatriote, Meredith [2], fils de Rbest, mentionne également la navigation de Madoc vers des terres inconnues. Or, ce barde vivait bien avant la découverte de Colomb, à une époque où on ne peut le soupçonner d'avoir inventé cette histoire par amour-propre national et pour donner à son pays une gloire qui lui man-

1. David Powel, *Caradocs history of Cambria with annotations*, Londres 1584 ; réimpression en 1697, et 1774. « Anno MCLXX, Oweno Guyneth defuncto, dum filii inter se de principatu contendunt, et nothus armis superior illum obtineret, Madocus unus ex liberis Oweni Guynethi, discordiarum civilium et proeliorum inter fratres pertaesus, comparavit sibi aliquot naves, et idoneo commeatu aliisque rebus impositis, e patria profectus ut novas terras investigaret, ac relicta post tergum Hibernia, donec incideret in terras ante incognitas, ubi multa mirandaque observavit. Inde ad patriam reversus, Cambris suis exponit quam amaenas et fecundas terras adiisset, sive ullis incolis, proclive esse ipsis et domestica pericula vitare et amaenis hisce atque fecundis terris potiri. Quum non paucis persuasisset, denuo naves plures sibi comparavit, et omnibus necessariis impositis magnum numerum virorum pariter ac feminarum, quos domesticarum calamitatum toedebat, secum in illas terras alduxit, et patriae suae vale dixit. »

2. Hakluyt, *The principal navigations, voiages, trafiques of the English nation*, London, 1600, t. III, p. 4.

Madoc wif, in wyeddic wedd,
Iawn gouan, Owyn Gwynedds :
Ny synnun dir, fy enaid dedd
Nada mawr, oud y moroedd.

quait. Enfin les triades galloises [1], qui paraissent avoir été transcrites au XIIe siècle, parlent également, à propos des pertes subies par l'île de Bretagne, « de Madawg ab Owain Gwynedd, qui se mit en mer avec trois cents hommes embarqués sur dix navires, et qui arriva on ne sait où [2]. »

Cette tradition est-elle vraisemblable? Assurément oui. Les habitants de la principauté de Galles ont toujours été d'énergiques marins. Les côtes découpées de leur pays, les collines boisées qui descendent jusqu'à la mer, la vue continuelle de l'Océan, tout, jusqu'aux traditions de leurs ancêtres, les poussait aux lointaines entreprises. Ils n'avaient oublié ni leur roi Arthur, ni la mystérieuse Avallon d'où il doit un jour revenir pour chasser les Saxons, et plus d'un Gallois dut espérer qu'il rencontrerait cette terre tant désirée dans ses grandes pêches sur l'océan. Les Gallois en effet furent des premiers à poursuivre la baleine au large des côtes et à travers la tempête. Ce fut même un honneur chez eux que de s'adonner à cette vie aventureuse. Leurs harponneurs, dans les listes de wehrgeld, sont estimés un quart en sus des autres hommes que la même classe qu'eux [3]. Dans ces courses hardies, emportés par la passion ou par la cupidité, souvent ils dépassaient les limites de leurs connaissances maritimes. Parfois aussi, surpris par la tempête, ils étaient poussés vers des rivages inconnus, car, ne l'oublions pas, la distance n'est pas fort longue jusqu'aux côtes américaines, et nous savons les étonnants voyages accomplis par de simples barques. Ceux d'entre eux qui revinrent racontèrent les merveilles des pays qu'ils avaient entrevus, et c'en fut assez pour exciter en toute la nation l'ardeur des aventures. Les chefs du pays eux-mêmes s'en émurent, et l'un d'eux, plus hardi que les autres, tenta la fortune et s'expatria.

On a prétendu que le voyage de Madoc avait été inventé de toutes pièces, et que Powell et Hakluyt l'avaient imaginé pour soutenir et légitimer les projets de Walter Raleigh; mais les Anglais ne sont pas coutumiers de pareils ménagements; quand ils veulent s'établir dans un pays, ils ne recourent pas à des arguments d'érudition rétrospective, mais à la force brutale. La reine Elisabeth surtout, qui était en état de guerre ouverte avec l'Espagne, devait peu se soucier de ses droits à la possession du Nouveau Monde, et, on peut l'affirmer hardiment, jamais son brillant capitaine, le sire Raleigh, ne songea à se poser comme l'héritier et le continuateur du Gallois Madoc. C'était bien dans un pays vierge, et à la tête d'une expédition purement anglaise, qu'il entendait créer en Amérique une nouvelle Angleterre. [illegible], si l'historien Powell, si le compilateur des Triades ont raconté le voyage de Madoc, c'est que réellement le voyage fut exécuté, et que tout se passa comme le rapporte la tradition. Aussi nous faudra-t-il examiner avec [illegible] l'intérêt que présente cette tradition et nous [illegible]

1. [illegible] Gwynedd [illegible] artiaid. »
2. [illegible]
3. [illegible]
4. [illegible]

ne partage aucunement le mépris avec lequel ces traditions nationales ont souvent été traitées. J'ai au contraire la ferme persuasion qu'avec plus d'assiduité la découverte de faits entièrement inconnus aujourd'hui éclairera beaucoup de ces problèmes historiques. »

Essayons maintenant de déterminer la contrée où avait débarqué le prince gallois. Hakluyt prétendait la retrouver dans le Yucatan, et il en donnait comme preuve le grand nombre de croix trouvées dans cette contrée par les Espagnols au XVIe siècle mais le culte de la croix était répandu dans toute l'Amérique, et même dans une partie de l'ancien monde avant le christianisme, il ne prouve donc rien[1]. Horn croit aussi à la réalité du voyage de Madoc, mais pense qu'il a débarqué en Virginie[2]. Il s'appuie, pour le démontrer, sur des traditions indigènes. Il rappelle que les sauvages Virginiens rendaient hommage à un certain Madeczunga ou Madinga, dont le nom présente en effet une certaine analogie avec celui de Madoc. Laët[3] énumère avec complaisance une cinquantaine de mots analogues en virginien et en gallois. Ces ressemblances ont encore été signalées par Ulloa[4], mais la plupart d'entre elles nous semblent forcées, et c'est avec raison que Robertson les tourne en ridicule[5]. Devons-nous en effet conclure à l'identité des Gallois et des Virginiens parce que ces derniers, au temps de Raleigh, se servaient du salut gallois *hoa horis ioch*, ou bien appelaient le pingouin *penguin*, le pain *bara*, l'œuf *wy*, la mère *mam*, le père *tao*, un tuyau de plume *colaf*, un renard *clynog*, de l'eau blanche *gwon dyr*, un nez *trwyn*, le ciel *neaf*, etc.? Ou bien ces ressemblances sont accidentelles, ou bien ces mots n'auront été introduits qu'à une époque toute moderne. A vrai dire les exigences de la science contemporaine répugnent absolument à un pareil genre de preuves.

On a encore signalé sur d'autres points de l'Amérique de prétendues traces de la langue galloise. Ainsi Torrès Caïcedo[6] rapporte que la langue Tuneba, parlée par les Indiens de Tierra Adentro, dans la province de Tunja, au nord de la Nouvelle-Grenade, abonde en mots gallois qui y sont usités depuis fort longtemps.

« Le capitaine Abraham, lisons-nous dans l'histoire du Kentucky[7] de Filson, homme sur la véracité duquel on peut compter, a assuré à l'auteur que, dans la dernière guerre, étant avec sa compagnie à Kaskaskuy, il y vint quelques Indiens qui, parlant la langue galloise, furent parfaitement entendus de deux Gallois qui étaient avec lui, et qu'ils leur parlèrent d'une manière parfaitement conforme à ce qu'en rapportent les habitants de l'ouest. » Ce témoignage n'est pas le seul[8]. Un ministre méthodiste, Beatty, Gallois de naissance, fut un jour

1. Gabriel de Mortillet, *le Signe de la croix avant le christianisme*, passim.

2. Horn, *De originibus Americanis*, p. 136. « Habemus Madazungam et Madingam qui, cur Madoc Cambrensis esse nequeat, quem in eas partes delatum domestica evincunt monumenta, ratio nulla reddi potest. »

3. Laët, *Notae ad dissertationem Hugonis Grotii*, p. 140-152.

4. Ulloa, *Mémoires philosophiques sur la découverte de l'Amérique*, traduction de Villebrune, t. II, p. 484, 485.

5. Robertson, *The history of America*, édit. 1777. t. I, p. 437.

6. Torrès Caïcedo, cité par Jose Perez (*Revue américaine*, 2e série, p. 168).

7. John Filson, *Histoire de Kentucke, nouvelle colonie a l'ouest de la Virginie* (Traduction Parraud).

8. Lefebvre de Villebrune, *Mémoires à la suite de la traduction des Mémoires philosophiques d'Ulloa*, t. II, p. 484.

surpris dans la Caroline par un parti de sauvages qui s'apprêtaient à le tuer, lorsqu'il se recommanda à Dieu tout haut dans sa langue. Aussitôt les sauvages, étonnés qu'il parlât comme eux, le délièrent et le conduisirent dans leur village, à quelques jours de marche. « Il y vit une peuplade toute galloise, où se conservait encore la tradition du passage de Madoc. On le conduisit ensuite à l'oratoire, où on lui mit en main un rouleau de peau dans lequel était soigneusement conservé un manuscrit de la Bible en langue galloise. Beatty revint à Londres, et publia cet événement dans un petit ouvrage intitulé *Journal of two months*. On cite encore l'aventure d'un certain Sutton[1] qui eut également l'occasion de connaître cette peuplade sauvage; celle de Morgan Jones[2], qui, fait prisonnier par les Doegs et Tuscaroras de Virginie, en 1685, fut épargné par eux parce qu'il parlait leur langue. « Ils nous traitèrent avec affabilité pendant quatre mois, racontait ce Morgan, je parlai avec eux de nombreuses choses en langue bretonne, et je leur fis trois prêches par semaine. Ils se faisaient un plaisir de me communiquer leurs affaires les plus difficultueuses, et quand nous les quittâmes, ils agirent à notre égard avec beaucoup de civilité. » Il ne faudrait certes pas ajouter une confiance trop absolue à ces témoignages, dont quelques-uns ont été peut-être inventés après coup et dont l'origine est à tout le moins suspecte; au moins démontrent-ils que la tradition du voyage de Madoc ne s'est jamais perdue, même en Amérique.

Aussi bien ce n'est ni dans le Yucatan, ni en Virginie ou en Caroline, ni dans le Kentucky ou la Nouvelle-Grenade qu'il nous faut chercher l'emplacement de la colonie galloise conduite par Madoc : c'est en Irland it Mikla. Les Irlandais et les Gallois sont en effet de même race. Ils ont toujours eu des relations suivies. Ainsi que le prouvent les légendes païennes et chrétiennes dont nous avons donné l'analyse, les Gallois croyaient, aussi bien que les Irlandais, à l'existence d'îles et de continents au delà de l'Atlantique. Malgré les précautions prises par les Irlandais pour cacher leurs découvertes maritimes, il est impossible que de vagues rumeurs ne les aient pas fait connaître, surtout par leurs voisins les Gallois. Lorsque Madoc forma le projet d'émigrer, ce n'est pas au hasard qu'il s'aventurait sur l'océan. Il connaissait l'existence de l'Irland it Mikla, et c'est de propos délibéré qu'il se dirigeait sur cette terre, où il était à l'avance assuré de trouver des frères d'origine, et par conséquent un bon accueil.

Il ne nous reste plus qu'à déterminer l'emplacement de cette Irland it Mikla, de ce champ d'asile du moyen âge, où se réfugièrent successivement les Irlandais chassés de leurs possessions maritimes par les Northmans, et les Gallois en quête d'aventures.

La plupart des savants se sont contentés de reproduire une assertion de Rafn, qui plaçait l'Irland it Mikla dans la partie méridionale des États-Unis. Rafn se fondait sur une vague tradition des Indiens Savanahs, d'après laquelle la Floride aurait été autrefois habitée par des hommes de race blanche, en possession d'outils de fer. Il alléguait encore de prétendues analogies de langage et des traces persistantes de christianisme en Floride; mais Beauvois[3] a dé-

1. Lefebvre de Villebrune, *loc. cit.*, p. 185.
2. Owen, *Recueil d'antiquités bretonnes*, Londres, 1877, p. 103.
3. Beauvois, *Découverte du Nouveau Monde par les Irlandais*, etc., p. 82-88.

#4-









montré, par une étude attentive des textes et une rigoureuse argumentation, que la véritable position de l'Irland it Mikla doit être reportée beaucoup plus au nord, soit dans l'île de Terre-Neuve, soit sur la rive méridionale du Saint-Laurent. Il résulte en effet de divers passages des Sagas que l'Irland it Mikla était située entre le Helluland et le Vinland. Or, le Helluland correspondant au Labrador, comme nous essayerons de le prouver à propos des voyages des Northmans en Amérique, et le Vinland aux États de New-York, Rhode-Island et Massachusetts, l'Irland it Mikla ou Hvitrammannaland se trouve entre ces deux contrées, c'est-à-dire qu'il occupe la rive méridionale du Saint-Laurent et les îles qui ferment le golfe.

L'authenticité de cette nouvelle théorie est confirmée par des notions très précises sur les traces persistantes du christianisme dans cette région, que recueillirent quelques missionnaires français au Canada. L'un de ces missionnaires, un récollet, le père Le Clerq, était resté douze ans au Canada, de 1675 à 1687, et particulièrement en Gaspésie, c'est-à-dire dans la région qui correspond à l'ancien Hvitrammannaland. Fort surpris de trouver le culte de la croix établi chez les sauvages qu'il était chargé d'évangéliser, il étudia leurs mœurs et leurs traditions, et, de retour en France, consigna ses observations dans un ouvrage aujourd'hui fort rare, et dont voici le titre exact : *Nouvelle relation de la Gaspésie, qui contient les mœurs et la religion des sauvages Gaspésiens, Porte-Croix, adorateurs du soleil, et d'autres peuples de l'Amérique septentrionale, dite Canada*, 1 vol. in-12, Paris, Amable Aubry, 1691. « Le culte ancien et l'usage religieux de la croix, écrit le récollet, qu'on admire encore aujourd'hui parmi ces sauvages, pourrait bien nous persuader que ces peuples ont reçu autrefois la connaissance de l'Evangile et du christianisme, qui s'est enfin perdu par la négligence et le libertinage de leurs ancêtres[1].... » « Ils ont, tout infidèles qu'ils soient, la croix en grande vénération ; ils la portent figurée sur leurs habits et sur leur chair ; ils la tiennent à la main dans tous leurs voyages, soit par mer, soit par terre, et enfin ils la posent au dedans et au dehors de leurs cabanes, comme la marque d'honneur qui les distingue des autres tribus du Canada[2]. » Le père Le Clerq chercha à connaître l'origine de ce culte, et les anciens de la tribu lui racontèrent que leurs ancêtres allaient mourir de faim, « lorsque leur apparut un beau jeune homme porteur d'une croix, qui leur ordonna d'adorer cette instrument de salut. Ils obéirent et furent sauvés. Dès ce jour ils conservèrent pour ce signe sacré la vénération la plus profonde ».

Comme le père Le Clerq composait son livre à la fin du XVIIe siècle, on pourrait objecter que les indigènes qu'il s'étonnait de trouver presque chrétiens avaient peut-être été évangélisés par les premiers Européens qui abordèrent dans la contrée au XVIe siècle ; mais ces Européens avaient eux-mêmes été frappés par les nombreux vestiges de christianisme qu'ils avaient rencontrés. En 1534[3],

1. Beauvois, Le Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie (*Annales de philosophie chrétienne*, avril 1877).
2. Le Clerq, ouvr. cité, p. 40-41, 169.
3. *Relation du voyage de Cartier au Canada* en 1534, édition Michelant et Ramé, p. 40, 41. « Et icelle croix plantasmes sur ladite ponicte devant eux... et nous fit une grande harangue nous montrant ladite croix et faisant le signe de la croix avec deux doyds, et puis nous monstroit la terre tout autour de nous. »

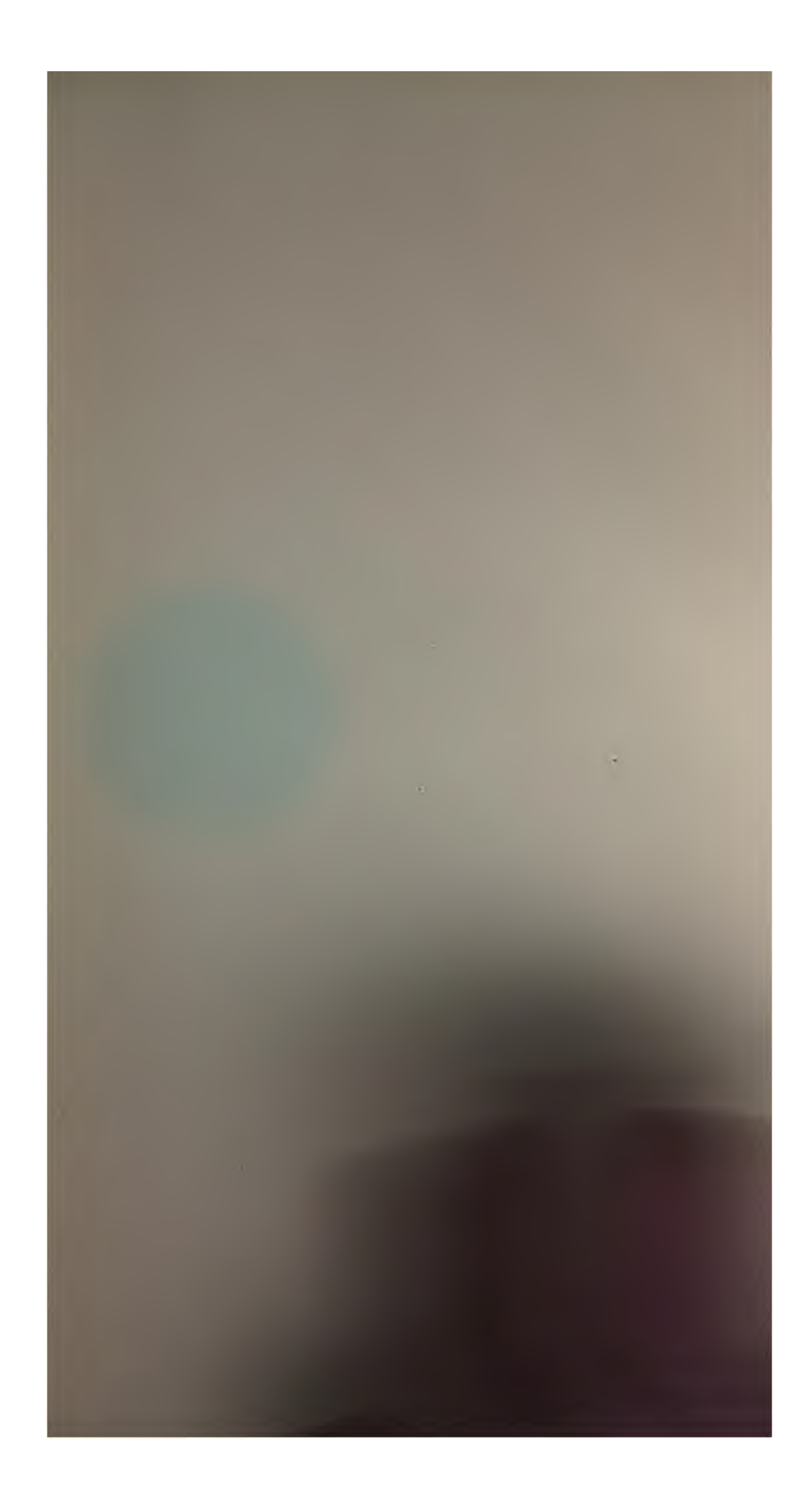
voyant Jacques Cartier planter une croix sur le littoral, les indigènes lui avaient indiqué par signes qu'il s'en trouvait de semblables sur tout leur territoire. Au temps de Jean Alphonse (1541), leur langue renfermait encore beaucoup de mots latins[1]. En 1602 Champlain[2] trouvait dans la baie de Fundy une croix de bois couverte de mousse et presque pourrie ; et les indigènes du voisinage non seulement faisaient le signe de la croix à tout propos, mais encore la portaient sur leurs vêtements et dans leurs cabanes. Aussi Lescarbot[3], l'historien de la Nouvelle-France, n'hésitait-il pas à écrire que « ces peuples sont venus de quelque race de gens qui avaient été instruits en la loi de Dieu ».

Il serait facile de multiplier les preuves : mais ne sont-elles pas déjà suffisantes pour permettre d'affirmer que dans le pays, qui nous paraît correspondre à l'Irland it Mikla, les indigènes avaient conservé, jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, le souvenir inconscient mais persistant de leur origine européenne ?

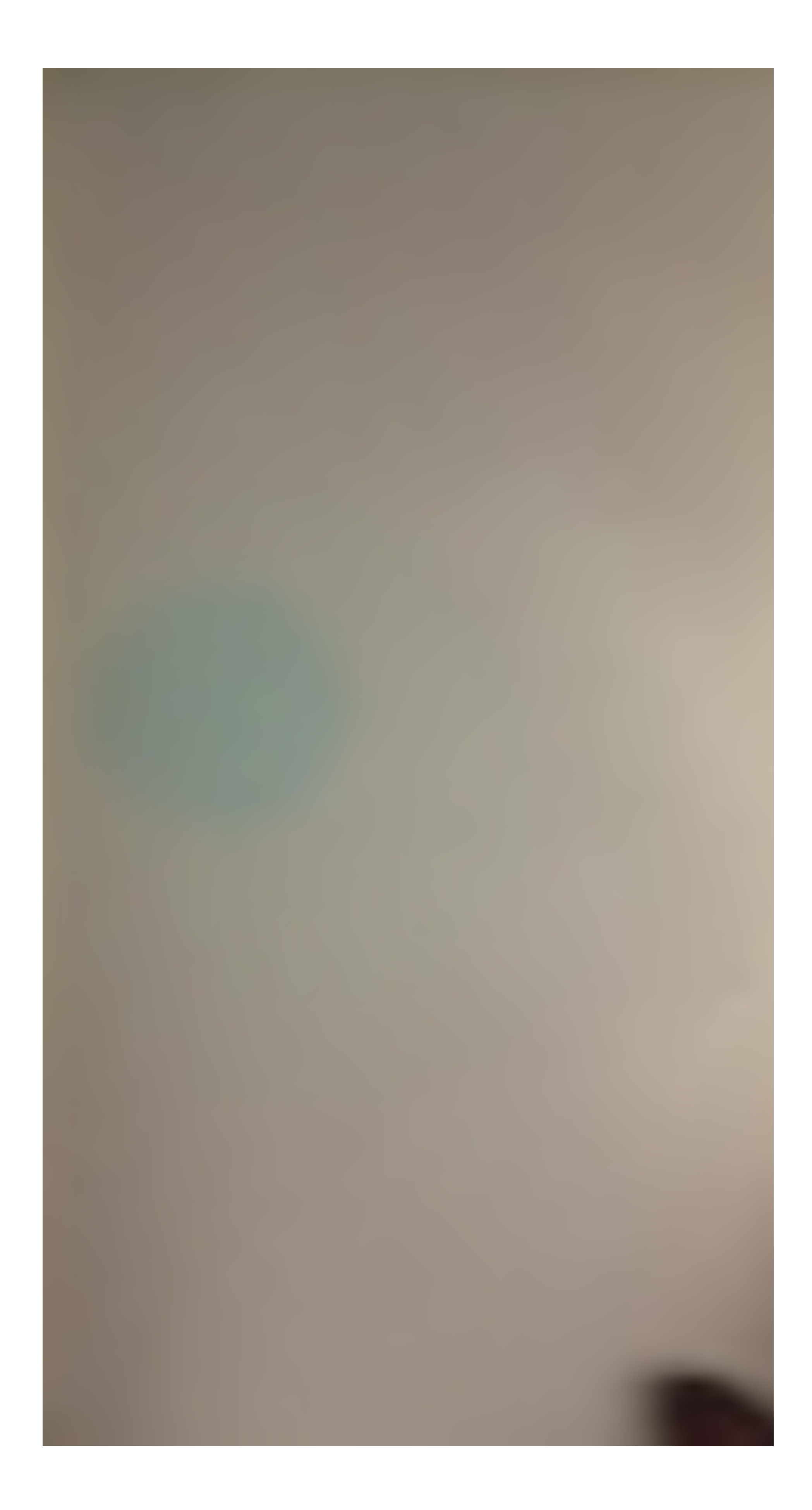
En résumé, la tradition est d'accord avec l'histoire pour démontrer l'existence en Amérique, plusieurs siècles avant Colomb, d'une colonie fondée par des Irlandais.

1. Jean Alphonse, manuscrit de 1542 : « Les gens parlent beaucoup de mots qui approchent du latin. »
2. *Les Voyages du sieur de Champlain*, édition Laverdière.
3. Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, édition Tross, t. I, p. [illegible].

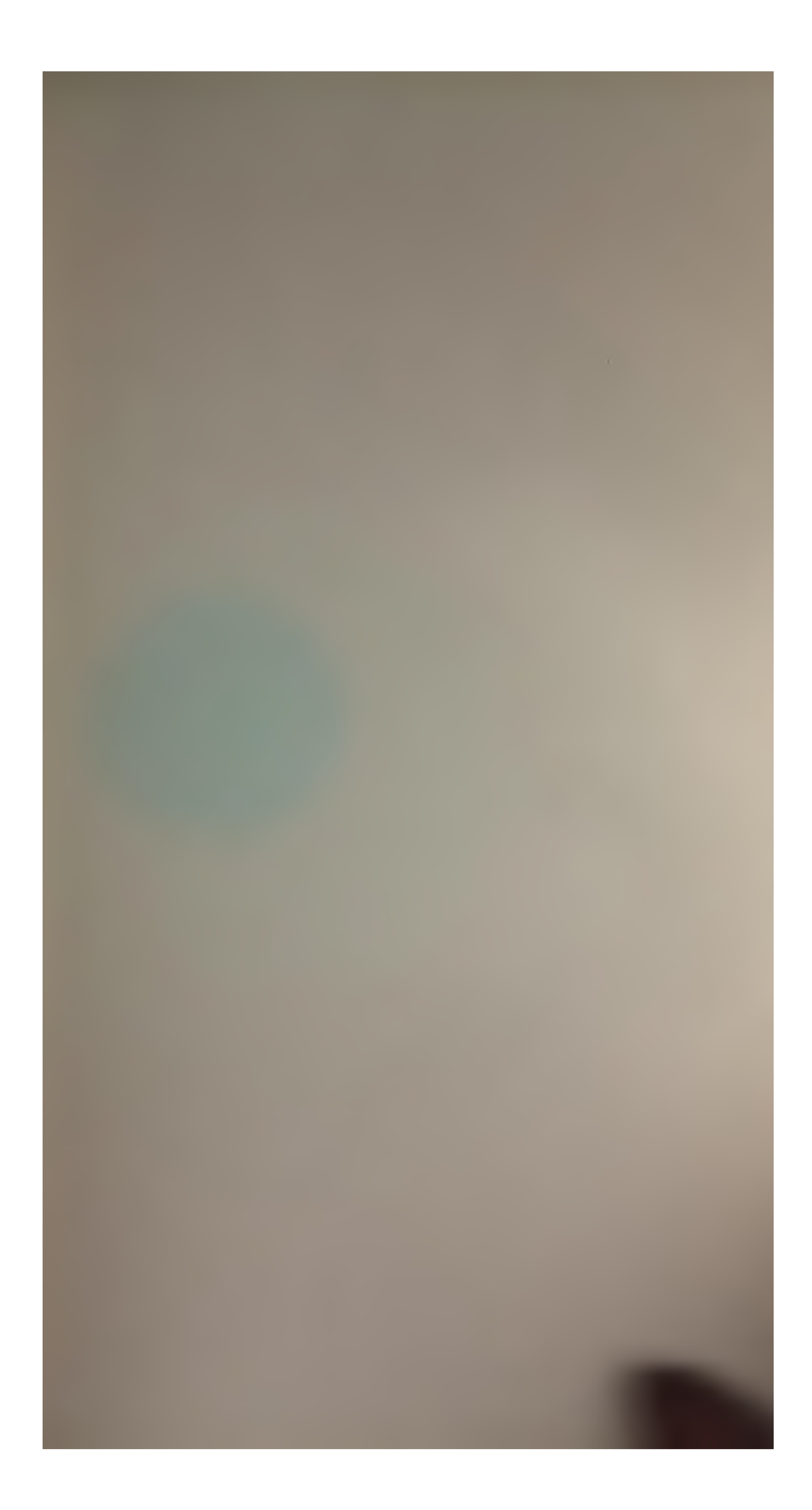












Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.

